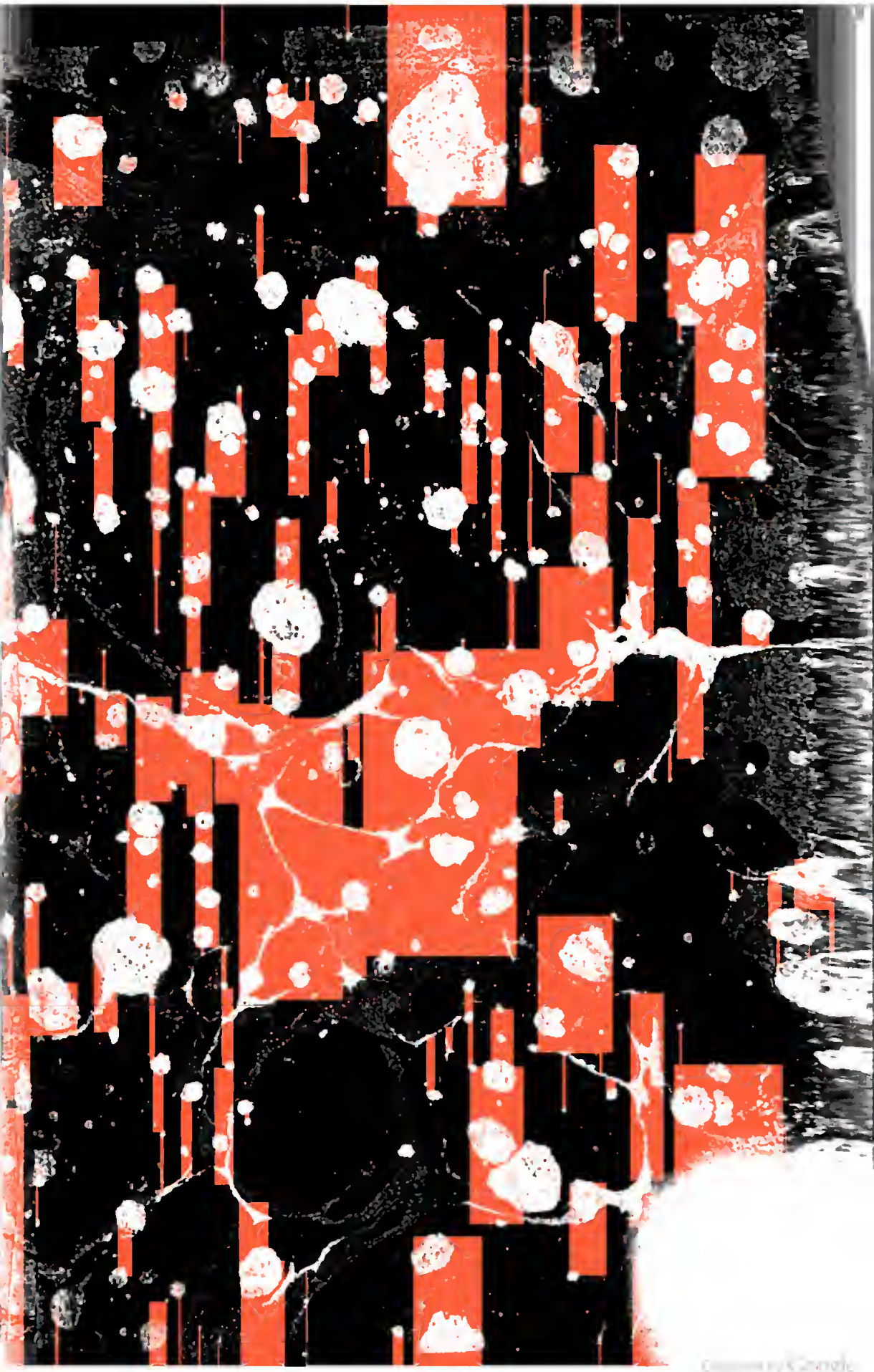
6
N



5106

Palat. LX 4 c.27

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Seconde Classe :

HISTOIRE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la seconde porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

sbn

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE.

TOME HUITIÈME.

A PARIS,

Rue d'Anjou, la seconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1785.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les accroissemens des Romains.

DANS l'espace de trois siècles & demi, Rome n'avoit fait que des progrès très-lents. La prise de Véies, l'an de la fondation 358, est la première époque de son agrandissement. L'usage des troupes sou-

doyées la mit en état de pourſuivre les entrepriſes qu'elle commençoit, & il ne lui fallut que 130 ans pour achever la conquête de l'Italie, dans laquelle on ne comprenoit pas la Gaule ciſalpine. La première guerre punique, qui dura vingt-trois ans, c'eſt-à-dire, depuis 390 juſqu'en 413, fut terminée par la conquête de tout ce que les Carthaginois avoient en Sicile. La ſeconde commença vingt-quatre ans après, lorſque les Romains s'étoient rendus maîtres de la Corſe & de la Sardaigne, qu'ils avoient ſoumis la Gaule ciſalpine & l'Iſtrie, & qu'ils portoient leurs armes en Illyrie. Elle dura dix-ſept ans. Ils chaſsèrent de l'Eſpagne les Cartha-

ginois, & ils acquirent la Sicile, & les iſles ſituées entre l'Afrique & l'Italie. Plus ils avoient fait de progrès, plus il leur étoit facile d'en faire de nouveaux; dans le cours de cinquante & quelques années, ils réduiſirent en provinces romaines la Macédoine, la Grèce & l'Afrique, & ils rendirent la Syrie tributaire. Alors ſouverains en quelque ſorte des royaumes qu'ils recevoient dans leur alliance, ils parurent les maîtres de tous les peuples connus. Le ſénat prit connoiſſance des querelles des rois, marqua leurs poſſeſſions, régla leurs alliances, fixa leurs forces ſur terre & ſur mer, diſtribua les provinces, diſpoſa des cou-

ronnes ; en un mot, il ſe donna pour le tribunal des nations, & les nations le reconnurent. On obéiſſoit à quelques magiſtrats qui portoient ſes ordres.

Les choſes les plus étonnantes au premier coup-d'œil, ſont quelquefois bien ſimples. Mais, parce qu'on aime le merveilleux, on a vu dans le ſénat une politique profonde, un plan de conduite tracé dès la fondation de Rome, & ſuivi conſtamment pendant dix ſiècles. Si les ennemis de cette république ne ſe ſont jamais réunis pour l'attaquer enſemble, ou ſi quelques-uns n'ont fait que des ligues mal concertées, c'eſt, dit-on, parce que les Romains ſavoient

diviſer, & on oublie toute l'hiſtoire pour regarder, comme leur ouvrage, une diviſion qui exiſtoit avant leurs entrepriſes & avant eux. Mais ces petits peuples que Rome dès ſon origine eut tous à la fois pour ennemis, ont-ils jamais ſu ſe réunir contr'elle? n'eſt-ce pas ſucceſſivement & de proche en proche que d'autres dans la ſuite lui ont fait la guerre? Les Gaulois avoient ceſſé leurs courſes, lorſque les Samnites prirent les armes; & les Latins attendirent, pour ſe ſoulever, que les Samnites euſſent été forcés à demander la paix. Quand il fut au pouvoir des Romains d'exterminer le Latium, les Samnites recommencèrent la guerre;

& quand ceux-ci eurent été ſubjugués, les Gaulois reparurent. Si les circonſtances avoient armé à la fois tous ces peuples, & que le ſénat les eût diviſés, on admireroit ſa politique.

Les Romains ont-ils ſemé la diviſion dans la Sicile pour s'en préparer la conquête? ont-ils ſéparé Hiéron des Carthaginois, ou ce roi s'en eſt-il ſéparé lui-même? Eſt-ce leur politique ou l'aveuglement de Philippe, qui a armé les uns contre les autres, les Grecs que la jalouſie diviſoit depuis ſi longtems? Comment le ſénat, ſi depuis près de ſix ſiècles ſa maxime conſtante étoit de diviſer, auroit-il eu beſoin d'apprendre de Callicrate à

outenir dans l'Achaïe la faction qui ui étoit favorable?

Comme les circonſtances faiſoient des Romains une nation conquérante, elles faiſoient de tous les peuples, des nations qui devoient être conquiſes. Les petites puiſſances livroient les grandes, & Rome n'avoit qu'à ne pas refuſer ſa protection aux peuples qui la recherchoient. Si les Grecs & les Aſiatiques avoient été tels que les Gaulois & les Eſpagnols, les Romains n'auroient conquis ni la Grèce ni l'Aſie. En effet, Philippe & Antiochus étoient ſubjugués, & la guerre recommençoit toujours en Eſpagne & dans la Gaule ciſalpine. Ce ſont des pays où il falloit que

la république conquît avec ſes propres forces; c'eſt pourquoi lorſque la Grèce & l'Aſie ſuccomboient, les Gaulois & les Eſpagnols réſiſtoient encore, & ont réſiſté longtems après.

On ne ſe laſſe pas de répéter, *diviſez & vous commanderez*, & on admire la profondeur de cette maxime. Faut-il donc un ſi grand art pour diviſer les peuples? Il me ſemble au contraire qu'il ſuffit ſouvent de les abandonner à eux-mêmes, & d'attendre leurs diviſions de la différence des intérêts préſens & momentanés qui les aveuglent ſur leurs vrais intérêts. La difficulté ſeroit de les tenir réunis, & de donner à une ligue toute la

force qu'elle peut avoir. Mais cette difficulté eſt un écueil, où tous les politiques échouent. Les Grecs armèrent les uns contre les autres, auſſitôt qu'ils n'eurent plus la guerre avec les Perſes; & Philippe, ce politique trop admiré, les trouva diviſés. Son attention fut uniquement de ne pas les forcer à ſe réunir contre lui. Il a réuſſi par des moyens d'autant moins admirables, qu'il ne lui a fallu que de la mauvaiſe foi; d'ailleurs, il lui a été facile de tromper des peuples qui aimoient alors à ſe tromper eux-mêmes. Le ſénat n'a pas même eu cette politique groſſière. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à ſe rappeller qu'il vouloit conſerver les trois principales

villes de la Grèce. N'étoit-ce pas dire aux Grecs ; réuniſſez-vous ſi vous ne voulez pas tomber dans la ſervitude ?

A Rome l'adminiſtration partageoit les pouvoirs de la ſouveraineté, de manière que ſe ſoutenant à certains égards & ſe balançant à d'autres, au moins juſqu'à un certain point, ils concouroient tous à l'agrandiſſement de la république. Ce ſyſtême, qu'on admire avec raiſon, me paroît s'être fait à l'inſu des Romains.

Nous avons vu dans la Grèce des républiques, dont le plan avoit été combiné, & où les pouvoirs, par la manière dont ils avoient été diſtribués, régloient avec préciſion les

droits des différens ordres & des différens magiſtrats. A Rome au contraire rien n'étoit prévu. Lorſqu'on remédioit à un abus, on ne jugeoit ni des avantages, ni des inconvéniens qui en pouvoient naître; & comme la diſtribution des pouvoirs étoit uniquement l'effet des querelles qui s'élevoient entre les patriciens & les plébéiens, les droits ne furent jamais bien déterminés, & il n'y eut que des prétentions entre les ordres & entre les magiſtrats.

Lorſque le ſénat accorda des tribuns au peuple, il ne prévit pas quelle ſeroit la puiſſance de ces nouveaux magiſtrats. Il ne créa des cenſeurs, que parce que les guerres ne permettoient pas aux

conſuls de faire régulièrement le cens ; & il jugeoit ſi peu des prérogatives de cette magiſtrature, que perſonne ne ſongea d'abord à la briguer. La dictature, qui dans les circonſtances critiques étoit la grande reſſource des Romains, & qui ſuppléoit ſi bien à la lenteur du gouvernement, ne fut créée que pour éluder les loix, qui protégeoient le peuple ſous les conſuls. C'eſt ainſi, que les magiſtratures que le ſénat créoit pour le moment préſent, produiſoient dans la ſuite des effets qu'il n'avoit pas prévus.

Parce que les pouvoirs étoient diſtribués ſans préciſion, les droits étoient mal déterminés ; & parce que les droits étoient mal déterminés

nés, les Romains étoient exposés à des dissentions continuelles. Ce n'est certainement pas à dessein qu'on avoit choisi un gouvernement où rien n'étoit déterminé, c'est plutôt parce qu'on n'avoit pas su mieux faire. Cependant il n'est pas douteux que ce gouvernement, par ses vices mêmes, n'ait contribué aux progrès des Romains. Rome sans dissentions eût été moins redoutable. Elles entretenoient l'émulation entre les deux ordres; elles attachoient d'autant plus à la patrie, qu'elles paroissoient donner à chaque citoyen des droits à tous les honneurs; & elles portoient l'amour de la liberté jusqu'au fanatisme. Sous des loix qui auroient

assuré l'état des citoyens de manière à prévenir toute espèce de dissentions, les Romains plus libres, auroient moins senti le prix de la liberté. Dès-lors ils n'auroient plus eu la même émulation, le même courage, ni le même amour de la patrie.

Si cependant les dissentions avoient eu un libre cours, le gouvernement auroit dégénéré promptement en une démocratie monstrueuse; & Rome, sans pouvoir s'agrandir, eût passé continuellement de la liberté à la servitude, & de la servitude à la liberté. Mais les guerres, qui suspendoient les dissentions, maintenoient une sorte d'équilibre entre les deux or-

dres, parce qu'elles ne permettoient pas au peuple d'entreprendre tout ce qu'il pouvoit. Le gouvernement des Romains n'a jamais été meilleur que depuis qu'ils prirent les armes contre les Samnites; il dut aux longues guerres tout ce que ſa conſtitution a eu de bon; & il dégénéra d'abord après la ruine de Carthage, parce qu'alors les diſſentions devinrent funeſtes à la république.

Les Romains, remarque-ton, ſe ſont toujours alliés des peuples foibles; & ils s'en ſont ſervis pour ſubjuguer les plus puiſſans. Ils ne ſe ſont point hâtés d'appeſantir le joug ni ſur les uns, ni ſur les autres. Ils ont attendu qu'ils fuſſent

accoutumés à obéir comme alliés, avant de leur commander comme à des ſujets ; & c'eſt par cette manière lente de conquérir qu'ils ont aſſuré leurs conquêtes. La choſe eſt en effet arrivée ainſi. Mais ſuppoſer que les Romains, attentifs à modérer eux-mêmes leur ambition, ont toujours eu la prudence d'attendre qu'on ne pût plus leur réſiſter, c'eſt leur ſuppoſer une conduite dont aucun peuple n'eſt capable. Il me paroît qu'ils ont dominé auſſitôt qu'ils l'ont pu ; & que s'ils ont conquis lentement, c'eſt qu'il n'a pas été en leur pouvoir de conquérir avec plus de rapidité. Comme Rome, par ſa conſtitution, étoit deſtinée à des

conquêtes ; elle étoit auſſi, par ſa conſtitution même, condamnée à ne les faire que lentement.

Admirez, dit-on encore, la conduite de ce peuple. Ambitieux de conquérir les nations, il prend les armes, uniquement parce qu'il eſt de ſon intérêt de les prendre ; couvrant ſi bien ſes injuſtices, qu'il paroît toujours juſte ; cachant ſi bien ſes vues, qu'on ne démêle pas ſon ambition. C'eſt par-là qu'il donne enfin des fers aux peuples étonnés qui l'avoient pris pour le protecteur de la liberté.

Voilà comme on juge. On veut que Romulus ait été un grand homme, que les ſix rois, qui lui ont ſuccédé, ayent été de grands

hommes. On ſeroit tenté d'en dire autant de tous les ſénateurs. En effet, il faudroit une ſucceſſion non-interrompue de grands hommes, pour ſuppoſer avec fondement que les Romains, méditant de bonne heure de grandes conquêtes, ſe ſont fait un plan dont ils ne ſe ſont jamais écartés. Mais ſans nous arrêter à combattre des préjugés qui portent ſur une ſuppoſition tout-à-fait gratuite, eſſayons de nous faire des idées plus exactes.

Nous jugeons & nous nous conduiſons d'après les maximes, dont nous nous ſommes fait une habitude. Il y a des ſiècles où les préjugés généralement reçus arrêtent tout-à-coup l'homme qui a le plus de gé-

nie; il y en a d'autres, où parce que ces préjugés ne ſubſiſtent plus, un eſprit médiocre fait ce que l'homme de génie n'a pas pu faire. Tout dépend des circonſtances où nous nous trouvons.

Cette obſervation eſt applicable aux peuples. Les maximes, qui s'introduiſent lors de leur établiſſement, font que les uns s'agrandiſſent ſans en avoir formé le projet; & que les autres ne peuvent pas s'agrandir, quoiqu'ils en ayent l'ambition. Les républiques de la Grèce, par exemple, étoient dans le cas des hommes de génie, que les préjugés arrêtent au milieu de leurs progrès. C'étoit une folie à elles d'entreprendre de grandes con-

quêtes. C'eſt que les circonſtances ne leur avoient pas appris à augmenter leurs forces par les forces des peuples vaincus. Les maximes qu'elles avoient adoptées, étoient trop contraires à cette politique. Partager avec de nouveaux citoyens la gloire qu'elles avoient acquiſe, c'étoit la diminuer, & la diminuer, c'étoit la perdre. Ce préjugé les aveugla toujours ſur leurs vrais intérêts, & il ne leur fut pas poſſible de ſortir de leur foibleſſe.

Les Romains, foibles dans les commencemens, ont été forcés de contracter bien vîte des alliances; & de partager avec les vaincus mêmes, les premiers avantages

qu'ils ont dus à leur courage. Si les circonſtances leur faiſoient une loi d'exterminer les peuples qui leur étoient contraires, elles leur en faiſoient une de s'attacher par toutes ſortes de moyens, ceux qui pouvoient leur être favorables. Cette politique ne demandoit aucune prévoyance de leur part; il leur ſuffiſoit de voir le danger où ils étoient. C'eſt ainſi qu'ils ſe ſont ſervis par exemple, des Latins & des Herniques pour ſubjuguer les Volſques & les Toſcans. Dans la ſuite, ils ont continué comme ils avoient commencé; parce qu'en général l'uſage eſt la grande règle des peuples, & que d'ordinaire, lorſqu'ils ont un parti

à prendre, ils n'examinent pas ce qu'ils doivent faire; mais ils cherchent ce qu'ils ont fait en pareilles circonſtances. Plus on étudiera l'hiſtoire des nations, plus on ſe convaincra que l'uſage conduit les unes à leur agrandiſſement, comme il conduit les autres à leur perte.

Si les Carthaginois avoient tenu la même conduite que les Romains, c'eût été l'effet d'une politique éclairée; car elle auroit été en oppoſition avec les maximes que les circonſtances avoient introduites. Devenus puiſſans de bonne heure, & preſque ſans obſtacles, ils étoient accoutumés à dominer par la force, & ils jugeoient en conſéquence que la force ſeule aſſure la do-

mination. Ils n'ont donc pas ſenti le beſoin de ménager les peuples. Ils ont appeſanti le joug ſur les alliés, comme ſur les ſujets ; & ils n'ont pas ſu conſerver, parce qu'ils avoient acquis trop facilement.

Rome au contraire, s'accroît plus lentement. Les ennemis ſe ſuccèdent ; elle en trouve par-tout où elle recule ſes frontières, & pendant long-tems ils paroiſſent toujours plus redoutables. Au milieu de ces guerres, des villes ſont détruites, des peuples ſont exterminés, & tout ce qui réſiſte eſt tôt ou tard aſſervi. Cependant tous les peuples n'oſent pas réſiſter. Pluſieurs, craignant le ſort des vaincus, s'empreſſent de venir d'eux-mêmes au-

devant des vainqueurs. Les uns demandent les droits des citoyens en tout ou en partie ; les autres ſe croient trop heureux de conſerver leurs loix, leurs magiſtrats, & de ſe gouverner eux-mêmes ſous la protection de la république. Par-là, l'uſage s'établit d'accorder de pareils privilèges, comme autant de récompenſes. Cet uſage dure, parce que c'eſt le caractère des uſages de durer, ſur-tout dans les républiques qui ſont naturellement, pendant des ſiècles, ce qu'elles ont été d'abord. Elles conſervent le même eſprit, tant que les circonſtances ne changent pas ; & cela n'eſt pas étonnant, puiſque le ſouverain eſt un corps qui ne meurt point,

point, & qui ſe meut toujours en conſéquence des premières impulſions. C'eſt en quoi le gouvernement républicain diffère du gouvernement monarchique, où l'autorité paſſe toute entière d'un homme à un homme, & où le ſouverain paroît quelquefois mourir à chaque changement de miniſtre.

Les circonſtances furent à peu près les mêmes pour les Romains, tant qu'ils ne ſortirent pas de l'Italie. Auſſi conſervèrent-ils les mêmes mœurs & la même conduite; & ils continuèrent d'étendre leur domination, par les mêmes moyens qu'ils l'avoient d'abord étendue.

Lorſqu'ils furent maîtres de l'Italie, la guerre étoit étendue parmi

toutes les nations connues. Il y avoit des monarques qui vouloient asservir, & il y avoit des peuples qui vouloient rester libres. Les Romains se montrèrent au milieu de ces troubles ; moment favorable, où les foibles cherchoient une puissance qui les pût défendre, & qui ne parût pas les devoir subjuguer. Ils crurent l'avoir trouvée. Rome en effet, ne pouvoit alors que protéger leur liberté. Si elle la menaçoit, le danger étoit loin encore, & il importoit de se soustraire à un danger présent. Ainsi Marseille se fortifia de son alliance contre les Gaulois ; Sagonte contre Carthage ; les Etoliens contre Philippe ; Attale, les Rhodiens &

les Egyptiens, contre les Séleucides. Les Romains n'eurent donc qu'à s'abandonner au courant des circonſtances qui les entraînoient dans les Gaules, dans l'Eſpagne, dans la Macédoine, dans la Grèce, dans l'Aſie & dans l'Egypte. La conquête de ces provinces s'offroit à eux, ſans qu'ils l'euſſent préparée. Ils n'avoient qu'à recevoir dans leur alliance les peuples qui les appelloient. En montrant quelques légions, ils les réuniſſoient contre l'ennemi commun; ils abattoient les grandes monarchies; & parce que dans ces guerres, ils étoïent la puiſſance dominante, lorſqu'elles étoient finies, ils ſe trouvoient la ſeule puiſſance, & tous les peu-

ples paſſoient ſous le joug, les alliés comme les ennemis.

Telles étoient au dehors les circonſtances qui favoriſoient l'agrandiſſement des Romains. Voyons quelles étoient au dedans celles qui le favoriſoient encore.

Dans un gouvernement tel que celui de Rome, les généraux ne pouvoient pas former de grands projets de conquête. Forcés à ſe régler ſur le tems de leur commandement, de ménager les alliés, & même les vaincus, ils accordoient la paix, dès qu'ils avoient aſſez fait pour mériter le triomphe, & ils paroiſſoient ſe refuſer d'eux-mêmes à de plus grands ſuccès. Cette conduite, dictée par l'intérêt per-

ſonnel, ſervit mieux la république que n'eût fait l'ambition du peuple & du ſénat. Elle lui donna une apparence de juſtice & de modération, & elle fit croire que Rome ne prenoit les armes que pour défendre ſes alliés.

Cette erreur livra les nations. Elles ne prirent aucune précaution contre un danger qu'elles ne prévoyoient pas, parce qu'il étoit encore loin d'elles. Juſqu'alors elles n'avoient vu que des conquérans qui, tels qu'Alexandre ou Cyrus, combattoient avec leurs forces, & ne combattoient que pour eux; & elles n'avoient pas appris qu'on pouvoit parvenir à la monarchie univerſelle en combattant avec les

forces des autres & pour les autres. Rome continua de montrer en apparence la même modération, tant que ſes généraux, bornés dans le tems de leur commandement, furent obligés de donner la paix, lorſqu'ils pouvoient ſe promettre de nouveaux avantages. De la ſorte elle cachoit ſon ambition ſans avoir projetté de la cacher. Elle s'agrandiſſoit inſenſiblement, & les peuples, qui s'étoient occupés de leurs querelles, ou qui l'avoient appellée à leur ſecours, furent étonnés de ſe voir aſſervis par une puiſſance, dont l'alliance avoit paru devoir aſſurer leur liberté.

Un empire tel que celui d'Alexandre, eſt d'autant plus foible,

qu'il eſt plus vaſte. Tout s'y trouve toujours en diſproportion. Comme le vainqueur eſt ſupérieur, lorſqu'il faut aſſujettir, parce qu'alors il agit avec toutes ſes forces réunies; le vaincu devient ſupérieur à ſon tour, lorſqu'il faut conſerver, parce qu'alors le conquérant eſt obligé de diviſer ſes forces.

Après la deſtruction de Carthage, l'empire de la république romaine étoit plus ſolidement établi, parce qu'elle ne l'avoit pas conquis avec ſes ſeules forces. Les alliés qu'elle avoit armés pour ſon agrandiſſement, avoient le même intérêt qu'elle-même à lui conſerver ſes conquêtes. Toutes les parties

de cet empire ſe ſoutenoient donc mutuellement. Elles étoient comme en équilibre autour d'un centre commun. Tout s'y trouvoit en proportion. Les cauſes qui conſervoient, étoient les mêmes que celles qui avoient ſubjugué ; & les peuples ſe forçoient les uns les autres à plier ſous un joug, que Rome ſeule n'eût pas pu leur impoſer.

Cependant, quoique cet empire fût formidable par-tout où la république pouvoit réunir pluſieurs alliés contre un ennemi, il étoit foible en Italie, où elle étoit abandonnée à ſes propres forces, & environnée de peuples qui étoient prêts à ſe ſoulever. Auſſi c'étoit-là

qu'il falloit porter la guerre; mais ce projet étoit trop hardi pour tout autre qu'Annibal.

Lorſque toutes les nations furent au rang des ſujets, Rome ſe trouva dans la même poſition que ſi elle eût conquis avec ſes ſeules armes. L'équilibre diſparut donc, & les forces du peuple ſouverain ne furent plus en proportion avec les forces des peuples ſubjugués. L'empire alors ne ſe ſoutint que par l'aſſerviſſement dont les nations s'étoient fait une habitude.

Il en naquit un autre inconvénient; c'eſt que la république ne put pas s'aſſurer des armées qu'elle entretenoit dans les provinces. Ne connoiſſant plus Rome, dont elles

étoient éloignées, elles ſe donnèrent à leurs généraux, & de-là naquirent des guerres civiles. Ce tems n'étoit pas loin. Les ſuccès des dernières guerres l'avoient avancé; & les nouvelles provinces romaines étoient un premier pas vers la décadence.

Cette république ne fut donc jamais mieux affermie, que lorſqu'elle ſe contenta d'être la puiſſance dominante. Mais forcée par ſa conſtitution à s'agrandir, elle s'agrandiſſoit encore. Elle vouloit tout envahir; elle ne voyoit que des ſujets de triomphe dans des entrepriſes qui ruinèrent ſa conſtitution, même juſques dans les fondemens. Elle enleva les richeſſes

de tous les ſouverains. Elle ruina les royaumes dont elle vouloit faire des provinces. Elle détruiſoit pour acquérir ; & cependant elle crut avoir augmenté ſa puiſſance, parce qu'elle compta les peuples aſſujettis, & qu'elle ne conſidéra pas combien elle les avoit rendus miſérables.

Plus les provinces s'épuisèrent, plus elles furent aſſervies. Mais Rome, puiſſante uniquement par leur foibleſſe, s'affoibliſſoit tous les jours elle-même. Le luxe corrompit les mœurs ; la proſpérité acheva de détruire la diſcipline que la molleſſe condamnoit ; l'amour de la patrie s'éteignit peu-à-peu ; le nombre des vrais ci-

toyens diminua tous les jours ; & Rome devint la proie des ſoldats qu'elle armoit pour ſa défenſe. Tel fut bientôt le ſort de cette république. Nous la verrons obéir dans ſa décadence à la force des circonſtances, comme elle y avoit obéi dans ſa proſpérité.

Les progrès non interrompus des Romains, pendant pluſieurs ſiècles, ſont l'effet de la conſtance avec laquelle ils ont ſuivi certaines maximes ; & cette conſtance eſt ce qu'on a pris pour une politique réfléchie. Mais ces maximes dont on leur fait honneur, ils ne les ont point méditées. Ils ont été conſtans dans des préjugés qui leur ont réuſſi, comme nous le ſommes nous-mêmes

mêmes dans des préjugés qui ne nous réuſſiſſent pas, & nous ſommes plus étonnans qu'eux. En ce genre, la conſtance eſt le caractère de toutes les nations.

C'eſt uniquement parce que les circonſtances ne changeoient pas, ou changeoient peu, que les Romains continuoient d'être attachés aux maximes anciennes. En effet, la politique variable par elle-même change avec les chefs qui gouvernent; il n'y a donc que l'uniformité des circonſtances qui puiſſent forcer un peuple à ſuivre conſtamment les mêmes maximes. Les circonſtances changèrent ſenſiblement après la ruine de Carthage; nous verrons les maximes changer

avec elles, & les Romains perdre cette conſtance qu'on prenoit pour politique de leur part.

Quand nous diſons que les circonſtances peuvent ſeules rendre un peuple conſtant dans ſes maximes, nous parlons en général; il faut excepter les Spartiates dont la conſtance a été l'ouvrage de la politique; parce qu'elle étoit l'effet de la légiſlation de Lycurgue; & ce qui prouve le pouvoir des circonſtances, c'eſt que ce légiſlateur n'a réuſſi que parce qu'il en arrêta le cours, & qu'il les rendit en quelque ſorte immuables. Or, ce qu'il faut admirer dans la conſtance des Spartiates, ce ne ſont pas les Spartiates mêmes,

c'eſt Lycurgue ; de même dans la conſtance des Romains, ce ne ſont pas les Romains, c'eſt l'enchaînement des circonſtances où ils ſe ſont trouvés.

Après les obſervations que nous venons de faire, nous croyons qu'on peut diminuer de l'admiration qu'on a communément pour la politique des Romains. Mais rendons juſtice aux progrès qu'ils ont faits dans l'art militaire. Nulle part la diſcipline n'a été plus parfaite, & ne s'eſt mieux ſoutenue. Ils devoient au reſte perfectionner cet art parce que c'étoit le ſeul qu'ils cultivoient, parce qu'ils le cultivoient ſans interruption, & que d'ailleurs la plupart de leurs guerres étoient

de nature à leur faire ſentir le beſoin de la diſcipline.

CHAPITRE II.

Des effets que le luxe devoit produire dans la république romaine.

LA vie ſimple & frugale à laquelle les Romains avoient été forcés pendant pluſieurs ſiècles, paroiſſoit leur interdire les ſuperfluités dont ils ne connoiſſoient pas l'uſage. Ils aimoient cette ſimplicité dont ils s'étoient fait une habitude. Elle formoit leurs mœurs ; elle régloit leur façon de penſer, & elle entretenoit dans le gouvernement cette allure uniforme & conſtante qui en faiſoit toute la force.

Le luxe, lorſqu'il commença, fut un objet de ſcandale, parce qu'il étoit contraire aux mœurs, à la façon de penſer & au gouvernement. Le cri public, qui s'éleva contre ceux qui l'introduiſoient, devoit en retarder les progrès, & en effet il les retarda. On vit des généraux porter au tréſor public les dépouilles des nations vaincues, & ne rien réſerver pour eux; tel fut entr'autres Paul Emile.

Mais le cri public s'affoibliſſoit à meſure que le luxe ſe répandoit parmi les premiers citoyens. On s'accoutuma peu-à-peu aux nouveaux uſages. Les anciens tombèrent inſenſiblement dans l'oubli. On ne s'en ſouvint que pour les mépriſer.

On ne connut plus le ſcandale, & il fut honteux de ne pouvoir s'écarter de la ſimplicité de ſes pères.

Le changement des mœurs ayant changé la façon de penſer, les progrès du luxe en furent plus rapides. Le pauvre ſe corrompit à l'exemple du riche. Si des citoyens osèrent encore s'élever contre la corruption, on les regarda comme des hommes d'un autre ſiècle. On les tournoit en ridicule, ou du moins on les blâmoit, lors même qu'on étoit forcé à leur accorder quelqu'eſtime. Il étoit facile de prévoir que cette révolution dans les mœurs en préparoit une dans le gouvernement.

C'eſt après la guerre de Syrie, & dans l'intervalle de la ſeconde guerre punique à la troiſième, que le luxe s'eſt ſur-tout introduit parmi les Romains, & a commencé à faire paſſer chez eux les mœurs de l'Orient. Alors pluſieurs loix furent portées particulièrement contre le luxe de la table. Mais elles prouvent un abus, dont elles ne furent pas le remède. Tous les jours de plus en plus en contradiction avec les mœurs, les loix ſomptuaires devinrent tous les jours plus inutiles.

Dès que les Romains, renonçant à leur première ſimplicité, commençoient à mettre les ſuperfluités au nombre des choſes néceſſaires,

ils devoient ſe porter rapidement à tous les excès du luxe; car ils avoient toujours été avides, & ils étoient devenus aſſez puiſſans pour donner un libre cours à leur avidité. Leur utilité avoit été leur unique règle; la force avoit fait leurs droits; au beſoin la perfidie avoit ſuppléé à leur foibleſſe. Nous avons vu parmi eux les plus puiſſans s'approprier les domaines de la république, uſurper les terres des particuliers, enlever à leurs concitoyens juſqu'à la liberté. Cette façon de penſer que le gouvernement même avoit entretenue juſqu'alors, devoit influer de plus en plus dans les mœurs, à meſure qu'on ſe faiſoit de nouveaux

beſoins. Comment les Romains, maîtres de dépouiller les nations les plus opulentes, auroient-ils pu ne pas leur enlever toutes les choſes de luxe ?

L'an de Rome 581, peu avant la guerre de Perſée, le conſul L. Poſthumius Albinus, envoyé par le ſénat dans la Campanie, ordonna aux magiſtrats des Prénestins de lui préparer une maiſon, de venir au-devant de lui, & de lui fournir tous les chevaux & toutes les bêtes de charge dont il avoit beſoin pour ſon voyage. Juſqu'alors les conſuls n'avoient jamais rien exigé de pareil. C'eſt la république qui leur fourniſſoit les choſes néceſſaires pour les commiſſions

qu'elle leur donnoit. Les villes par où ils paſſoient, n'étoient pas même tenues de leur préparer un logement; ils logeoient chez des particuliers avec qui ils étoient liés d'hoſpitalité. Poſthumius qui avoit paſſé à Préneſte, dans un tems où il n'étoit pas en magiſtrature, voulut, dit-on, ſe venger des Préneſtins, parce qu'ils ne lui avoient pas rendu les honneurs qu'on ne devoit qu'aux magiſtrats.

Cet exemple, imité par d'autres, devint bientôt un uſage. Alors les magiſtrats de la république parurent autoriſés à impoſer aux peuples telles charges qu'ils jugeoient à propos, & ils ſe firent des droits des malverſations qu'ils commet-

toient. Le ſénat ſe hâta de faire publier dans toutes les villes un décret par lequel il défendoit de rien exiger d'elles au-delà de ce qu'il auroit réglé. Il faiſoit connoître par-là qu'il déſapprouvoit les vexations ; mais il ne les empêcha pas. Si dans la ſuite, des conſuls ou des préteurs furent accuſés d'en avoir commis, ils eurent ordinairement aſſez de crédit pour ſe faire abſoudre. Le tribun L. Calpurnius Piſo, croyant arrêter cet abus, fit paſſer une loi qui autoriſoit les peuples à ſe pourvoir devant les juges contre les magiſtrats concuſſionnaires. Cette loi fut portée la première année de la troiſième guerre punique.

c'eſt-à-dire, dans un tems où elle étoit viſiblement en contradiction avec l'eſprit même du gouvernement. Elle devoit être ſans force, puiſque le ſénat donnoit lui-même l'exemple de la perfidie & de l'injuſtice.

Les Romains paſsèrent preſque ſubitement de la plus grande ſimplicité à la recherche des choſes de luxe. Dans les commencemens, encore incapables de les apprécier par eux-mêmes, ils s'y portèrent d'abord avec plus d'avidité que de goût; ils parurent n'en faire cas que parce qu'elles avoient un prix chez les peuples auxquels ils les enlevoient, & ils les envahirent avec une ſorte de férocité. C'é-

toient des ſoldats qui alloient au butin.

Quand une nation ſait jouir des choſes de luxe, ſes mœurs deviennent plus douces, parce qu'elles s'amolliſſent. Alors il y a une ſorte de lâcheté dans ſon caractère. Moins capable des fatigues qu'il faudroit prendre pour ſe procurer de nouvelles ſuperfluités, elle ſe repoſe dans la jouiſſance de celles qu'elle a, & elle paroît moins avide.

Mais les Romains avoient apporté le luxe chez eux, & ils ne s'amolliſſoient pas encore. C'eſt qu'il leur avoit été plus facile de dépouiller les nations, que d'apprendre à jouir des ſuperfluités qu'ils leur enlevoient. Ils conſervoient

donc le même courage, ou plutôt la même férocité qu'ils avoient eue, lorſque leur manière de vivre étoit encore ſimple & frugale; & par conſéquent ils étoient d'autant moins capables de mettre des bornes à leur avidité, qu'ils recherchoient les choſes de luxe avec moins de connoiſſance.

Lorſque les généraux ne s'étoient pas encore fait un beſoin de ces choſes, ils paroiſſoient ne dépouiller les nations que pour triompher avec plus de magnificence; & après avoir étalé des richeſſes, que le peuple dans les commencemens, regardoit avec plus d'étonnement que d'envie, ils les dépoſoient dans le tréſor public pour les beſoins

de l'état. Par-là, l'eſprit du gouvernement devenoit tous les jours plus avide. Il le devenoit ſans ſcrupule, parce que l'intérêt public le juſtifioit; & les Romains s'accoutumoient à regarder les dépouilles des peuples vaincus, comme le principal fruit de leurs victoires.

Cette avidité qui caractériſoit le gouvernement, fut entretenue par l'empreſſement des nations à rechercher la protection du peuple romain. Elles ſe ruinèrent pour l'acheter ou pour la conſerver, & Rome ne mit plus de bornes aux tributs qu'elle impoſoit. Elle crut avoir des droits à tout ce qu'on ne pouvoit pas lui refuſer.

Dès que le gouvernement devenoit tous les jours plus avide, il n'étoit pas poſſible que les généraux qui s'accoutumoient au luxe des provinces conquiſes, ſe fiſſent toujours un point d'honneur d'être déſintéreſſés. Ils détournèrent donc à leur profit une partie des tréſors qu'ils enlevoient aux nations; ils imposèrent des tributs dont ils ne rendoient aucun compte; ils vendirent leur protection; ils s'approprièrent les biens des particuliers & des provinces; en un mot, ils commirent dans leurs départemens les vexations que le gouvernement de la république commettoit partout.

L'intervalle de la ſeconde guerre

punique à la troiſième, fut le tems où les provinces étoient une ſource plus abondante de richeſſes. Mais l'avidité, qui tarit cette ſource, arma bientôt les Romains les uns contre les autres. Rome fut déchirée par des guerres civiles. Elle devoit finir par avoir un maître; & les revenus d'un empire qui abſorboit toutes les richeſſes des nations les plus opulentes, ne ſuffirent pas à un ſeul homme.

Pendant que le luxe ſe répandoit, les Romains conſervoient des uſages qui s'étoient établis dans les tems où ils ne le connoiſſoient pas; & ces uſages rendoient le luxe encore plus pernicieux pour eux. Ils auroient cru ſe dégrader en

cultivant les arts ; c'eſt un vieux préjugé que les circonſtances avoient fait naître. Il étoit naturel qu'une nation de ſoldats abandonnât les arts à ſes eſclaves ; & dès qu'elle les leur avoit abandonnés, il étoit naturel encore qu'elle dédaignât de les cultiver elle même. En tems de paix, les Romains qui n'avoient point de champs, étoient donc dans une grande oiſiveté. Tel étoit le ſort de la plus grande partie des citoyens, que les cenſeurs diſtribuoient ordinairement dans les quatre tribus de la ville.

Pendant cinq ſiècles ou environ, cette oiſiveté ne contribua pas peu à l'agrandiſſement de la république. Car Rome auroit eu moins de

ſoldats, ſi les citoyens avoient été plus occupés, & c'eſt la néceſſité de ſubſiſter qui faiſoit déſirer la guerre Si le peuple ſe plaignoit de n'avoir point de part aux champs qu'il avoit conquis, les patriciens l'appaiſoient en cédant à chaque fois quelque partie de l'autorité. Comme tous les tyrans, plus avares qu'ambitieux, ils aimoient mieux abandonner des magiſtratures que des arpens de terre; & parce que les diſſentions n'étoient favorables qu'à l'ambition des tribuns, chaque année la guerre redevenoit l'unique reſſource du peuple qui avoit toujours été trompé dans ſon attente, & qui devoit l'être encore. Or, cette reſſource fut aſſurée, tant que

les Romains ne portèrent pas leurs armes hors de l'Italie.

La république devoit pencher vers ſa ruine, auſſi-tôt que le changement des circonſtances changeroit l'influence des cauſes qui l'avoient élevée. C'eſt ce qui arriva après la ſeconde guerre punique, & plus ſenſiblement encore après la troiſième. Alors la guerre ne pouvoit plus faire diverſion aux diſſentions domeſtiques, parce qu'il n'étoit pas poſſible de mener à l'ennemi d'un moment à l'autre, une grande partie des citoyens; & le peuple, à qui le butin manquoit, reſtoit ſans reſſource, parce qu'il ne ſavoit pas ſubſiſter de ſon travail. Cependant il étoit plus

nombreux que jamais. Or, un peuple oiſif qui n'a pas de quoi ſubſiſter; & qu'on ne peut arracher à ſes diſſentions, ſera naturellement porté à cauſer des révolutions dans le gouvernement; car il n'a d'eſpérance que dans les troubles, & ſa cupidité eſt excitée par le luxe qui lui rend ſa misère plus ſenſible.

Si pendant un tems le partage de l'autorité eſt l'objet des diſſentions, ce ſera déſormais le partage des richeſſes. Les pauvres ſe ſouleveront parce qu'ils n'ont rien à perdre. Les riches s'armeront, parce qu'ils ont tout perdu, s'ils ceſſent d'être riches, & l'or qui diſtingue ſeul les citoyens, coû-

tera plus à céder que les dignités.

Il coûtera d'autant plus à céder, qu'il tiendra lieu de tout dans un gouvernement où tout deviendra venal. Celui qui ſera aſſez riche pour acheter les ſuffrages, ſera sûr d'obtenir les magiſtratures ; celui qui les obtiendra ſera sûr de s'enrichir encore ; & on les ambitionnera par avarice.

Les mêmes uſages ſont bons ou mauvais ſuivant les circonſtances. Un peuple ſans arts & ſans métiers, eſt ce qu'il falloit à Rome, tant que la guerre ſe fit en Italie ; parce qu'alors cette ville n'avoit beſoin que de ſoldats. Il n'en fut pas de même dans la ſuite. Plus un empire eſt étendu, plus il importe que

la capitale ſoit remplie de citoyens laborieux. Ainſi, comme le déſœuvrement du peuple avoit été une des cauſes de l'agrandiſſement de la république, il devoit être auſſi une des cauſes de ſa décadence.

Au lieu de ſoldats, Rome ne renfermoit plus qu'une populace affamée, que la proſpérité de l'état rendoit inſolente, & que la misère ſoulevoit contre les riches. Pour la faire ſubſiſter, on étoit contraint de prendre dans le tréſor public, & de lui diſtribuer du blé, du lard, de l'huile & autres choſes ſemblables. Cependant cette populace, qui croyoit avoir conquis l'univers, ne pouvoit ſe réſoudre à vivre uniquement d'aumônes; &

elle demandoit des terres, que les propriétaires ne vouloient pas céder.

Tôt ou tard, le luxe ruine les nations chez leſquelles il s'introduit. Il y a un tems, à la vérité, où il paroît multiplier la maſſe des richeſſes. Il anime l'induſtrie, il multiplie les arts, il fait florir le commerce; il met tout en valeur, en un mot, & il fait jouir de tout.

Il met tout en valeur, diſons-nous, excepté l'agriculture, à laquelle il nuit néceſſairement, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Il ſuffit de rappeller ici que les ſouverains, pour fournir à leur ſuperflu & à celui des grands, ſont dans

dans la néceſſité de multiplier les impôts ; & qu'après les avoir multipliés, ils ſont dans la néceſſité de les multiplier encore. De génération en génération, ils ſont d'autant moins riches, qu'ils font plus d'efforts pour augmenter leurs revenus ; parce que d'un côté, tout enchérit pour eux comme pour leurs ſujets, & que de l'autre, la ſource des richeſſes ſe tarit, à meſure que les campagnes tombent en friche.

Mais le luxe ne ruine l'agriculture qu'inſenſiblement ; & pendant un tems il porte l'abondance dans les villes où les citoyens qui n'ont rien, ſont aſſurés de vivre de leur travail. Si c'eſt un avantage, au

moins n'eſt-il que paſſager.

Comme le luxe force les plus riches à dépenſer continuellement au-delà de ce qu'ils ont, il vient un tems où ils ſont réduits malgré eux à vivre d'économie. Alors les arts de luxe ceſſent d'être cultivés, ceux qui en vivoient tombent dans la misère, & les villes ſont ruinées comme les campagnes.

Le luxe des Romains, qui ruinoit les provinces conquiſes, ruina de bonne heure l'agriculture en Italie, parce que les grands ſacrifièrent à leur magnificence & à leurs caprices, les terres dont ils s'étoient emparés; & comme les citoyens regardoient au-deſſous d'eux de cultiver les arts, il arriva

qu'à Rome, le luxe n'eut pas même l'avantage paſſager de faire ſubſiſter les pauvres.

Le peuple étoit donc dans la misère, & ſouvent les citoyens qui paroiſſoient dans l'opulence, ſe trouvoient pauvres eux-mêmes, parce qu'ils l'étoient de tout ce qu'ils n'avoient pas. Dans cet état des choſes, il ne pouvoit naître que des troubles ; d'un côté, le tréſor public ne ſuffiſoit pas aux beſoins d'une populace nombreuſe, qui manquoit de pain, & qui n'en ſavoit pas gagner ; de l'autre, les loix ne pouvoient réprimer les grands, dont l'avidité dépouilloit indiſtinctement les ſujets de la république, les alliés & les

citoyens. D'après ces conſidérations, on juge que les diſſentions, qui étoient ſuſpendues par des guerres, ne tardèrent pas à recommencer, & qu'elles furent bien différentes de celles que nous avons vues.

CHAPITRE III.

Juſqu'au tribunat de Tibérius Gracchus.

L'ETUDE de l'hiſtoire, comme nous l'avons déjà remarqué, ne demande pas qu'on apprenne tout ce qui eſt arrivé. Il y a un choix à faire, & nous ſommes conduits dans ce choix par l'objet que nous nous propoſons.

Juſqu'ici nous avons conſidéré tout ce qui a pu contribuer à la grandeur des Romains. Actuellement que pluſieurs nations ont été ſubjuguées, & que nous prévoyons la chûte des monarchies qui ſubſiſtent encore, il nous reſte à obſerver les révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement, juſqu'à la ruine de la république. C'eſt par rapport à cet objet que nous choiſirons les faits que nous allons mettre ſous les yeux de nos lecteurs.

La guerre continuoit en Eſpagne, & les Romains s'y montroient tels qu'ils s'étoient montrés en Afrique. Nous avons vu que Viriathus avoit défait le préteur Vétilius. Il eut de

nouveaux ſuccès ; il eut auſſi des revers ; mais tant qu'il vécut, il ſoutint avec gloire tout l'effort des ennemis. Humain, juſte, intrépide, endurci à la fatigue, grand capitaine, il n'eut jamais d'autres intérêts que ceux des peuples dont il prenoit la défenſe ; il partageoit également avec ſes ſoldats le butin & le danger ; & il étoit à leur tête comme un chef parmi ſes égaux.

Q. Cécilius Métellus Macédonicus commandoit depuis deux ans en Eſpagne, lorſqu'on lui donna pour ſucceſſeur, Q. Pompéius Népos, qui ſans talens & ſans naiſſance, s'étoit élevé au conſulat par une perfidie. Lélius, ami de Sci-

pion l'africain, demandoit le conſulat. Pompéius, qui feignoit d'être ami de l'un & de l'autre s'offrit de ſolliciter pour Lélius, & le ſupplanta.

Ennemi de Pompéius, Métellus donna des congés à tous les ſoldats qui en demandèrent ; il diſſipa les munitions de guerre & de bouche, & il ordonna de laiſſer mourir de faim les éléphans. A cette conduite d'un homme qui avoit paru juſqu'alors auſſi bon citoyen que bon général, on pouvoit juger qu'on n'étoit pas loin des tems où la république ſeroit tout-à-fait ſacrifiée à des vues particulières. Si Métellus, parce qu'il étoit ennemi de Pompéius, vouloit

le faire échouer, il auroit pu s'en reposer ſur l'incapacité de ce conſul, qui n'eut aucun ſuccès, quoique ſon armée fût au moins de trente mille hommes.

Pendant que Pompéius faiſoit la guerre aux Arvaques, Viriathus, qui l'année précédente avoit vaincu le proconſul Fabius Servilianus, le défit encore, & le pouſſa dans un poſte d'où les Romains pouvoient difficilement lui échapper. Dans cette conjoncture, il fit des propoſitions, parce qu'il crut pouvoir aſſurer la paix; & par le traité, que le ſénat & le peuple ratifièrent, on convint de garder de part & d'autre tout ce qu'on poſſédoit. Viriathus avoit alors étendu ſa

domination ſur le Tage & ſur l'Ebre, & les Romains commençoient à ſe laſſer de cette guerre, qui duroit depuis neuf ans.

Si Viriathus comptoit ſur la foi des traités, il ne connoiſſoit pas le ſénat. Dès l'année ſuivante, les hoſtilités recommencèrent. On avoit continué le commandement à Pompéius dans l'Eſpagne citérieure; & dans l'Eſpagne ultérieure, le conſul Q. Servilius Cépio avoit ſuccédé à ſon frère Fabius Servilianus. Servilius, auſſi-tôt qu'il fut arrivé dans ſa province, commença par chercher des prétextes pour rompre la paix; & bientôt après, ſans en chercher davantage, il arma ouvertement. Le ſénat même l'y autoriſa.

Viriathus, qui n'avoit pas prévu cette perfidie, fut réduit à fuir devant l'armée du conſul. Ses alliés ne lui donnèrent aucun ſecours. Comme ils n'avoient pas pu ſe concerter pour leur défenſe commune, ils n'osèrent prendre les armes, & quelques-uns furent même forcés de ſe ſoumettre aux Romains. Alors Servilius médita une nouvelle trahiſon. Il offrit la paix, ſi on lui livroit les chefs de pluſieurs villes, qui s'étoient ſouſtrais à la république, & lorſqu'on les lui eut livrés, il y mit une nouvelle condition; il demanda que Viriathus livrât ſes armes, & s'abandonnât lui-même à la diſcrétion du ſénat. La guerre continua,

Il n'étoit pas néanmoins au pouvoir du conſul de la conduire avec ſuccès ; car ſes troupes, auxquelles il étoit odieux, le mépriſoient, & ſe ſoulevoient contre lui. Il fit aſſaſſiner Viriathus.

Pompéius aſſiégeoit alors Numance. Après avoir ruiné ſes troupes devant cette place, il fit avec les Numantins un traité qui le déshonoroit, & lorſque, l'année ſuivante, il remit le commandement au conſul M. Popilius Lénas, il eut l'impudence de nier ce traité qu'il avoit conclu en préſence des principaux officiers de l'armée. Popilius renvoya la déciſion de cette affaire au ſénat, & ſuſpendit les hoſtilités. Mais Pompéius perſiſta

toujours à nier un fait de la dernière évidence ; & le ſénat qui ne vouloit pas la paix, jugea qu'il n'y avoit point eu de traité.

Popilius, ayant recommencé la guerre, fut battu, & perdit une partie de ſon armée. Le conſul C. Hoſtilius Mancinus, qui lui ſuccéda, ne fit que des fautes, & n'éprouva que des revers. Ses ſoldats, effrayés à la vue des ennemis, n'oſoient plus ſortir du camp. Il réſolut de s'éloigner, & il choiſit une nuit pour ſa retraite. Mais quoiqu'il eût vingt mille hommes, quatre mille Numantins qui le pourſuivirent, firent un grand carnage de ſes troupes, & le pouſsèrent dans des défilés où il l'enfermèrent.

fermèrent. Il leur envoya un héraut pour entrer en compoſition.

Les Numantins refusèrent de traiter avec lui ; ils avoient appris à ſe méfier des généraux de la république. Heureuſement pour les Romains, ils crurent pouvoir donner leur confiance au queſteur Tib. Sempronius Gracchus, dont la probité étoit reconnue ; & Gracchus ſauva l'armée. Ils étoient bien ſimples, ſi la probité d'un ſeul citoyen les raſſuroit contre le ſénat.

Le traité que Tibérius Gracchus fit avec eux, étoit aſſez juſtifié par la néceſſité où l'on avoit été de le conclure ; & s'il étoit honteux pour la république, toute l'infamie en retomboit ſur Hoſtilius.

Ce conſul qui eut ordre de venir rendre compte de ſa conduite, fut remplacé par ſon collègue, M. Emilius Lépidus, qui fit la guerre aux Vaccéens contre la défenſe du ſénat, & qui perdit ſix mille hommes dans une déroute.

La conduite du ſénat avec les Numantins, fut la même que celle qu'il avoit tenue avec les Samnites après le traité des Fourches Caudines. Il ordonna qu'Hoſtilius & tous ceux qui avoient garanti le dernier traité, ſeroient livrés à l'ennemi, & Hoſtilius, ſe piquant d'autant de généroſité que Sp. Poſthumius, invita lui-même le peuple à autoriſer ce décret. Mais le peuple ne conſentit point que Grac-

chus fût livré, & Hoſtilius qu'on livra ſeul, ne fut pas accepté par les Numantins.

Cette nouvelle perfidie ne releva pas les affaires des Romains. Contre une ville où il n'y avoit jamais eu plus de huit mille ſoldats, il fallut enfin armer juſqu'à ſoixante mille hommes; on en donna le commandement à Scipion l'africain, qu'on jugea ſeul capable de terminer cette guerre; & encore ce général ne crut-il devoir marcher contre les Numantins, qu'après avoir employé une année à rétablir la diſcipline dans les troupes. Numance fut raſée, & on vendit tous les citoyens, qui ſurvécurent à la ruine de leur ville.

Pendant cette guerre, on voit que les Romains alloient ouvertement à la tyrannie par toutes sortes de voies; que les généraux, ſans égard pour les ordres du ſénat, ne formoient des entrepriſes que pour aſſouvir leur avidité; & que dans la proſpérité de la république, la diſcipline commençoit à ſe perdre. Une révolte des eſclaves en Sicile va nous faire remarquer d'autres abus. Elle commença deux ans avant la ruine de Numance.

Les citoyens riches avoient rempli les campagnes de Sicile & d'Italie d'eſclaves, qu'ils traitoient avec plus de dureté que leurs bêtes, parce qu'ils les acquéroient à

plus vil prix. Leur avarice ſordide & barbare, qui refuſoit à ces malheureux juſqu'aux choſes les plus néceſſaires, les forçoit à vivre de brigandage. Ils les y invitoient eux-mêmes, afin d'être diſpenſés de les nourrir; & ils les protégeoient contre les pourſuites des préteurs, auxquels il étoit difficile d'en faire juſtice.

En Sicile, où ce déſordre étoit plus grand qu'ailleurs, les eſclaves marchoient en troupes, & formoient des bandes de voleurs, qui commettoient impunément toutes ſortes de violences. Ce genre de vie, où ils faiſoient enſemble l'eſſai de leur courage, leur fit connoître leurs forces, & ils réſolurent de

ſe ſouſtraire à des maîtres auſſi avares que cruels. Un de leurs chefs, nommé Eunus, à la tête de ſoixante-dix mille, prit toutes les marques de la royauté. Il ſe faiſoit appeller Antiochus, parce qu'il étoit de Syrie, & bientôt on compta juſqu'à deux cents mille eſclaves qui ſe ſoulevèrent dans les différentes parties de la Sicile. Ces brigands commirent des cruautés inouies. Ils ſe défendoient en déſeſpérés, comme des hommes qui n'avoient pour reſſources que la victoire ou la mort. Quatre préteurs qu'on envoya contr'eux, furent ſucceſſivement battus. Le conſul C. Fulvius, collègue de Scipion l'africain, les combattit ſans

ſuccès. Son ſucceſſeur au conſulat, L. Calpurnius Piſo, le même qui avoit fait paſſer la loi contre les magiſtrats concuſſionnaires, remporta ſur eux la première victoire; & l'année ſuivante, le conſul P. Rupilius Népos acheva de les exterminer. Ceux qui ne périrent pas dans les combats, expirèrent ſur la croix. Pendant cette guerre, à Rome & dans pluſieurs villes d'Italie, les eſclaves formèrent une conſpiration, qui fut découverte, & qui n'eut pas de ſuite.

Aux déſordres que les citoyens puiſſans cauſoient dans les provinces, on peut juger de l'abus qu'ils faiſoient de leur crédit à Rome

même. Une loi portée pendant la guerre de Numance, donne occaſion de remarquer qu'ils ne laiſſoient plus au peuple la liberté des ſuffrages.

Juſqu'à l'an de Rome 615, les ſuffrages avoient été donnés de vive voix. Cette manière de procéder aux élections avoit l'avantage de pouvoir éclairer le peuple ſur les candidats, auxquels il devoit la préférence, parce qu'on diſcutoit publiquement le mérite de ceux qui ſe préſentoient. Mais quand le tems fut arrivé, où l'avidité commençoit à faire briguer les magiſtratures, les citoyens puiſſans employèrent les menaces & la violence pour ſe rendre maîtres des élections; & le peuple ſentit

qu'en continuant de donner ſes ſuffrages de vive voix, il n'avoit plus la liberté de choiſir ſes magiſtrats. Alors on fit une loi qui régla que déſormais les élections ſe feroient par ſcrutin, c'eſt-à dire, en comptant les billets où chacun auroit écrit le nom de celui qu'il choiſiſſoit.

Cette loi rendit la liberté des ſuffrages. Mais le peuple qui ſe corrompoit, ne devoit jouir de cette liberté, que pour vendre les magiſtratures; & le ſecret du ſcrutin favoriſoit tout-à-fait ce nouvel abus. Quand il n'y a plus de mœurs, les loix paroiſſent moins faites pour remédier aux inconvéniens, que pour les conſtater.

CHAPITRE IV.

Du tribunat de Tibérius Gracchus.

IL y avoit alors à Rome une populace immenſe, les plus grandes richeſſes, la plus grande pauvreté, & tous les vices qui vont à la ſuite du luxe. Alors naquirent des troubles qui n'ont fini qu'avec la république. Ils commencèrent l'année de la ruine de Numance, lorſque Scipion étoit encore devant cette place qu'il tenoit bloquée.

Gracchus offenſé de ce qu'on n'avoit point eu d'égard pour le traité dont il étoit l'auteur, fut encore irrité contre le ſénat, qui l'eût livré aux Numantins, ſi le

peuple ne s'y fût opposé. Sensible à cette injure, il chercha l'occasion de se venger, & il se fit élire tribun. Quoique plébéien, il jouissoit par sa famille d'une grande considération. Il étoit beau-frère de Scipion, gendre d'Ap. Claudius, prince du sénat, & son père, deux fois consul, avoit obtenu les honneurs du triomphe. C'est ce même Sempronius, qui avoit épousé Cornélie, fille du premier africain. D'ailleurs, avec une réputation de courage, de prudence & de probité, Gracchus avoit encore une éloquence qui le mettoit bien au-dessus des orateurs de son tems, & une figure qui paroissoit donner un nouveau prix à son éloquence

& aux autres qualités de ſon ame.

Il entreprit de renouveller la loi Licinia, par laquelle il étoit défendu à tout citoyen d'avoir plus de cinq cents arpens de terre. L'objet de ce tribun n'étoit pas uniquement de ſoulager la misère du peuple; il vouloit ſur-tout que les campagnes fuſſent déſormais cultivées par des citoyens, jugeant les eſclaves dont elles étoient remplies, inutiles pour la guerre & dangereux pendant la paix.

Il y avoit long-tems que la loi Licinia étoit tombée dans l'oubli. Elle paroiſſoit proſcrite, & les riches ne s'attendoient pas à la voir revivre. Il ſeroit difficile de ſe repréſenter la fureur avec laquelle

ils s'élevèrent contre les deſſeins de Tibérius. On n'avoit jamais rien vu de ſemblable dans les querelles fréquentes, que le partage des terres avoit autrefois ſuſcitées. C'eſt que l'avarice s'étoit accrue avec les richeſſes, & que le tems étoit arrivé, où on défendroit ſes biens par toutes ſortes de violences, parce qu'on les avoit acquis par toutes ſortes de voies.

Le tribun, qui prévoyoit les oppoſitions des riches, avoit apporté quelqu'adouciſſement à la loi Licinia. Il conſentoit que chaque enfant de famille pût avoir en propre deux cens cinquante arpens; & il n'exigeoit pas qu'en reſtituant les terres qu'on avoit uſurpées, on

rendît compte des fruits dont on auroit joui. Mais ces adouciſſemens mêmes aigriſſoient les riches, parce que l'équité, dont on paroiſſoit uſer à leur égard, les rendoit plus odieux, s'ils ne ſe laiſſoient pas dépouiller. Ils traitèrent Tibérius de ſéditieux, & de perturbateur du repos public. Parce qu'ils ne voyoient qu'eux dans la république, ils l'appelloient l'ennemi de l'état; & ils l'accuſoient d'aſpirer à la tyrannie, parce qu'il prenoit les intérêts du peuple.

Plus ils déclamoient contre lui avec animoſité, plus lui-même il montroit de modération. Il leur demandoit s'ils ne pourroient pas vivre avec cinq cents arpens. Il

leur repréſentoit la misère des citoyens auxquels ils refuſoient des terres. Il s'élevoit contre l'abus, qui ôtant aux pauvres la reſſource de vivre en cultivant les champs des riches, autoriſoit les grands propriétaires à nourrir dans de vaſtes domaines leurs eſclaves plutôt que leurs concitoyens. *Les bêtes ſauvages*, diſoit-il, *ont des taniéres pour ſe retirer; & des hommes, qu'on dit les maîtres de l'univers, n'ont pas un toit pour ſe mettre à couvert des injures du tems; il ne leur reſte que les cicatrices des bleſſures qu'ils ont reçues dans les combats.* Il lui étoit d'autant plus facile de rendre la multitude favorable à ſes deſſeins, qu'il plaidoit

pour le peuple devant le peuple même. Le jour ayant été pris pour la publication de la loi, le ſénat s'aſſembla.

A en juger par le paſſé, il ſembleroit que cette compagnie entreroit en compoſition. En effet, elle eût abandonné des dignités pour conſerver ſes terres; mais elle ne pouvoit plus faire de ces marchés, & elle étoit moins diſpoſée que jamais à ſe laiſſer dépouiller. Si quelques ſénateurs vouloient qu'on eût égard aux plaintes des tribuns, le plus grand nombre rejettoit avec indignation un avis qui tendoit à diminuer leur fortune. Ces terres dont on les vouloit dépoſſéder, les uns diſoient les tenir de leurs

pères, les autres assuroient les avoir acquises de bonne foi ; quelques-uns voilant leur avarice du prétexte de la religion, disoient que leurs ancêtres étoient enterrés dans ces terres, & qu'ils en défendroient les sépulcres jusqu'à la mort. On parla d'employer la violence contre Tibérius ; & après bien des avis, on s'en tint au parti qui avoit réussi tant de fois, c'est-à-dire, à la voie d'opposition. On choisit à cet effet le tribun M. Octavius Cécina, qui, quoiqu'ami de Tibérius, entra facilement dans les vues des riches, parce qu'il étoit riche lui-même, & qu'il eût beaucoup perdu si la loi eût été portée.

Il est certain que la loi Licinia

avoit de grands inconvéniens. Il s'agiſſoit de ruiner les premières familles qu'on regardoit comme le ſoutien de la république. Les recherches auxquelles elle obligeoit, pouvoient occaſionner bien des troubles. Il en devoit naître des procès ſans fin. Après avoir réduit les plus grands propriétaires à cinq cents arpens, il n'étoit pas sûr qu'il reſtât des terres pour tous les citoyens qui n'en avoient pas; & il paroiſſoit au contraire que la loi qui devoit ruiner les riches, ne pouvoit pas pourvoir au ſoulagement de tous les pauvres. C'eſt ſur ces motifs qu'Octavius fonda ſon oppoſition.

Tibérius cependant ne renonça

pas à ſes deſſeins. Il remonta à l'inſtitution du tribunat ; & après avoir montré quel en avoit été le motif, il repréſenta que ſi le peuple avoit pu dépoſer un roi & abolir la royauté même, il pouvoit à plus forte raiſon, dépoſer un tribun qui abuſeroit de ſon autorité, & abolir le tribunat, ſi cette magiſtrature devenoit contraire à ſes intérêts. Il demanda donc que le peuple décidât, qui de lui ou d'Octavius lui étoit contraire ou favorable ; & que celui des deux qui ſeroit déclaré avoir abuſé des priviléges de ſa place, fût dépoſé ſur le champ.

Cette entrepriſe, juſqu'alors ſans exemple, lui réuſſit ; Octavius fut

dépoſé. La loi Licinia ne trouva plus d'oppoſition, & on nomma pour la faire exécuter, trois commiſſaires, Tibérius, ſon beau-père Ap. Claudius, & ſon frère C. Gracchus, qui ſervoit alors ſous Scipion, au ſiége de Numance.

Tibérius diſpoſa de la place d'Octavius en faveur d'un homme qui lui étoit dévoué. Alors abſolu dans le tribunat, il fut en quelque ſorte maître de la république. Il pouvoit ſuſpendre les fonctions de tous les magiſtrats, & aucun d'eux ne pouvoit rien entreprendre ſans ſon conſentement.

Tant de crédit pouvoit le faire ſoupçonner d'aſpirer à la tyrannie.

Ses ennemis s'en prévalurent. Ils formèrent des complots contre lui, & ſa vie fut en danger. Il falloit donc qu'il humiliât le ſénat ou qu'il périt dans ſon entrepriſe. C'eſt pourquoi, déterminé à ne plus garder de ménagement, il réſolut de tranſporter toute la puiſſance au peuple. Il propoſa d'abréger le tems de ſervice des ſoldats, d'appeller au peuple de tous les jugemens, & de mettre dans les tribunaux autant de chevaliers que de ſénateurs. Le ſénat étoit ſurtout offenſé de cette dernière propoſition, lorſque de nouveaux projets l'irritèrent encore davantage.

Attalus Philométor, dernier roi de Pergame, mourut cette année.

Il légua ſes états au peuple romain ; & déjà les ſénateurs regardoient d'un œil avide la ſucceſſion de ce prince, dont ils ſe croyoient les héritiers. Ce fut à cette occaſion que Tibérius leur porta le coup auquel ils parurent le plus ſenſibles. Il propoſa de partager entre les plus pauvres citoyens tout le mobilier d'Attalus, & de donner au peuple la diſpoſition des revenus du royaume de Pergame. A cette propoſition les ſénateurs jurèrent de ſe venger à quelque prix que ce fût, du tribun qui l'avoit faite.

Tibérius, pour exécuter ſes projets, demandoit à être continué dans le tribunat. Il avoit contre

lui le ſénat, les grands & les tribuns jaloux de ſon crédit. Mais le peuple lui étoit favorable. Il venoit de s'aſſembler au Capitole, & il alloit procéder à l'élection, lorſqu'on vint dire à Tibérius, que les ſénateurs avoient réſolu de l'attaquer juſque dans ſon tribunal. En effet, leurs eſclaves armés de bâtons, les attendoient à la porte du ſénat.

Il s'agiſſoit de faire connoître au peuple le danger qui menaçoit ſon tribun. Le tumulte étoit grand; les ennemis de Tibérius l'augmentoient à deſſein, & il ne lui fut plus poſſible de ſe faire entendre. Réduit à s'exprimer par des geſtes, il toucha ſa tête des deux mains,

pour faire comprendre qu'on en vouloit à ſa vie. Auſſitôt un bruit ſe répand juſques dans le ſénat, que Tibérius demande la couronne. Les Sénateurs qui ne cherchoient qu'un prétexte pour uſer de violence, feignent de prendre l'alarme. Scipion Naſica, fils de celui qui avoit été reconnu pour le plus honnête homme de la république, exhorte le conſul P. Minucius à faire périr le prétendu tyran, aſſurant qu'il n'y a pas un moment à perdre, ſi on veut conſerver la liberté; & ſur le refus de ce magiſtrat, qui ne crut pas devoir être l'inſtrument de la vengeance de quelques citoyens, il marche lui-même à la tête des ſénateurs

nateurs de ſon parti. Leurs eſclaves qui les précèdent, frappent ſur tout ce qui s'oppoſe à leur paſſage. Le peuple prend la fuite; Tibérius eſt aſſommé; plus de trois cents de ſes partiſans périſſent avec lui, & le ſénat continua de ſévir pendant pluſieurs jours, contre tous ceux qu'il jugea avoir été favorables aux deſſeins du tribun. Voilà la première diſſention de cette eſpèce. Ce furent les ſénateurs qui l'enſanglantèrent. Leurs premiers coups tombèrent ſur un citoyen, dont la perſonne étoit réputée ſacrée; & ils le tuèrent dans le capitole même, où le peuple étoit aſſemblé.

CHAPITRE V.

Juſqu'à la mort de Caïus Gracchus.

C'EST pendant le tribunat de Tibérius, que Calpurnius vainquit en Sicile les eſclaves qui s'étoient révoltés. Cette guerre ne finit que l'année ſuivante. Alors il y avoit de pareils ſoulèvemens en Aſie, & la cauſe en étoit la même. Attale étant mort pendant ces troubles, Ariſtonicus, fils naturel d'Eumène, arma pour lui les eſclaves, & ſe rendit maître du royaume de Pergame. Son règne fut court. Vainqueur la première année du conſul P. Licinius Craſſus qui perdit la vie, la ſuivante il fut vaincu &

fait prisonnier par le consul M. Perpenna, qui mourut de maladie peu après sa victoire. Il orna le char de triomphe de Manius Aquilius, qui avoit succédé à Perpenna, dans le département de l'Asie; & il fut jetté dans une prison où on l'étrangla.

La mort de Tibérius n'avoit pas rétabli le calme. Le peuple qui se la reprochoit, n'attendoit que le moment de la venger. Il voyoit avec indignation, qu'au mépris de la loi Valéria, on eût banni & même fait mourir plusieurs citoyens; & il falloit prévoir qu'à son tour il mépriseroit les loix à l'exemple du sénat. La violence devoit donc décider désor-

mais du ſort de la république.

On inſultoit Scipion Naſica ; on le traitoit publiquement d'aſſaſſin, de ſacrilège ; on parloit de lui faire ſon procès. Envain le ſénat donna un décret pour le juſtifier. Il le fallut ſouſtraire à la haine publique, & on l'envoya en Aſie. On prit pour prétexte la guerre d'Ariſtonicus. Mais cette commiſſion fut un véritable exil. Naſica mourut à Pergame quelque tems après.

Dans la vue d'appaiſer le peuple, le ſénat feignit de conſentir à l'exécution de la loi agraire, & on nomma pour ſuccéder à Tibérius dans cette commiſſion, P. Licinius Craſſus, beau-père de Caïus

Gracchus. Craſſus périt, comme nous l'avons déjà dit dans la guerre contre Ariſtonicus, & Ap. Claudius étant mort ſur ces entrefaites, tout parut ſuſpendu. Cependant le ſénat qui crut devoir feindre encore, conſentit qu'on donnât deux nouveaux collègues à Caïus Gracchus. Le choix tomba ſur M. Fulvius Flaccus, & ſur C. Carbo, deux hommes plus faits pour exciter des ſéditions, que pour conduire une entrepriſe.

Afin de juger de ceux que la loi Licinia condamnoit à être dépouillés, les triumvirs firent ſommer tous les propriétaires de donner une déclaration exacte de la quantité d'arpens qu'ils poſſédoient.

Mais les plus riches, trop puiſſans pour obéir, mirent des gens armés ſur leurs terres; & les plus foibles implorèrent la protection du ſénat & des grands. Cette affaire excitoit de grands troubles, lorſque Scipion l'africain, ſans combattre directement la loi Licinia, trouva le moyen de l'éluder.

Malgré les alliances qui étoient entre les maiſons Cornélia & Sempronia, il n'y avoit jamais eu d'union entr'elles. Les Scipions s'étoient toujours déclarés hautement contre les entrepriſes de Tibérius. On les ſoupçonnoit d'avoir tous contribué à la mort de ce tribun, ou du moins de l'avoir tous approuvée, & Scipion l'africain vi-

voit mal avec ſa femme, ſœur des Gracques. La haine qui diviſoit ces deux maiſons, devoit enfin éclater par un crime.

Comme les riches étoient, pour la plupart en procès ſur les bornes de leurs poſſeſſions, Scipion repréſenta que tant qu'on n'auroit pas terminé ces procès, il ne ſeroit pas poſſible de connoître quelles terres on devoit enlever à ceux qui en avoient plus de cinq cents arpens. En conſéquence il demanda qu'on marquât d'abord les bornes préciſes des terres que chacun poſſédoit; & parce que la connoiſſance de cette affaire paſſoit les pouvoirs des triumvirs, il propoſa de nommer une nouvelle commiſ-

ſion pour en juger, ou de donner aux triumvirs des pouvoirs plus étendus.

On auroit pu répondre qu'il importoit peu de rechercher quelles étoient les prétentions réciproques des grands propriétaires; que le pouvoir donné aux triumvirs de reſtreindre leurs poſſeſſions, renfermoit implicitement le pouvoir d'en marquer les bornes; & qu'enfin, pour remplir l'eſprit de la loi, il ſuffiroit de laiſſer à chacun cinq cents arpens. Mais le peuple trompé par le raiſonnement de Scipion, conſentit à la propoſition de ce ſénateur. Peut-être auſſi les triumvirs ſe flatèrent-ils qu'on leur confieroit la nouvelle commiſ-

ſion. On la donna au conſul C. Sempronius Tuditanus.

Tuditanus, qui parut d'abord s'occuper de cette affaire, l'abandonna bientôt après, ſous prétexte que la guerre l'appelloit en Illyrie, & la colère des triumvirs, qui ſe voyoient les mains liées, retomba ſur Scipion. Ils lui reprochèrent ſon ingratitude envers le peuple qu'il trahiſſoit, & qui cependant l'avoit élevé à deux conſulats contre toutes les règles; & ils le forcèrent à s'expliquer ſur la mort de Tibérius, comptant que par ſa réponſe il ſe rendroit odieux à l'un ou à l'autre parti. *Je la crois juſte*, répondit Scipion; *s'il eſt vrai que Tibérius ait aſpiré à la tyran-*

nie. Le peuple parut indigné à cette réponſe, & Fulvius Flaccus s'emporta juſqu'à menacer Scipion. Le lendemain ce ſénateur fut trouvé mort dans ſon lit.

Aux indices manifeſtes d'une mort violente, les ſoupçons tombèrent ſur Flaccus, ſur Cornélie, mère des Gracques, & ſur Sempronia, qu'on accuſoit d'avoir fait entrer les aſſaſſins dans la chambre de ſon mari. On ne fit aucune information ſur l'attentat qui enlevoit ce grand homme à la république. Le peuple craignoit, dit-on, que Caïus ne fût trouvé coupable.

Cet évènement ſuſpendit les diſſentions. On fut quelque tems ſans parler de la loi Licinia, &

Caïus parut même vouloir déſormais ne prendre aucune part aux affaires. Il n'y renonçoit pas néanmoins. Il ſe préparoit dans le ſilence au rôle qu'il vouloit jouer, & il s'appliquoit à cultiver en lui le talent de la parole, ſi néceſſaire pour conduire la multitude. Quelques années après, il monta dans la tribune aux harangues, pour défendre un de ſes cliens. Aux acclamations avec leſquelles il fut reçu, on connut les diſpoſitions du peuple à ſon égard. Il parla avec une éloquence qui entraîna tous les ſuffrages, & qui donna de l'inquiétude aux riches. Ils réſolurent de tout tenter pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

Caïus avoit ſervi avec diſtinction au ſiège de Numance. Soit qu'il voulût achever de ſe faire une réputation par les armes, il demanda de l'emploi dans l'armée de Sardaigne, & on lui donna celui de queſteur. C'étoit le premier grade pour arriver aux dignités. Pendant ſa queſture il fut cher aux alliés & aux troupes. Avec des mœurs auſtères, il étoit indulgent pour les autres. Il donnoit l'exemple de la diſcipline; il étoit d'un grand déſintéreſſement, & il avoit un courage à toute épreuve.

Deux ans après il revint à Rome, & il obtint le tribunat, malgré les cabales des grands, qui employèrent toutes ſortes de moyens pour

pour lui donner l'excluſion. Auſſi éloquent que ſon frère, mais plus véhément, il en reprit les projets avec audace; & il afficha autant de haine contre le ſénat, que de zèle pour les intérêts du peuple.

Tibérius avoit projetté de donner les droits de cité à tous les peuples d'Italie. Il paroît que Caïus les donna à ceux du Latium & à quelques autres. En même tems, il arrêta que les colonies latines auroient les mêmes prérogatives que les colonies romaines; & que parmi celles-ci, celles qui n'avoient pas droit de ſuffrage, l'auroient déſormais, lorſqu'il s'agiroit de porter de nouvelles loix. Par ces réglemens il augmentoit le

nombre de ſes partiſans ; & c'étoit autant de ſuffrages qu'il acquéroit.

Il ordonna que perſonne ne ſeroit contraint de porter les armes avant l'âge de dix-ſept ans, & qu'on habilleroit les ſoldats aux dépens du public. Il régla à un prix très-modique le blé, qu'on diſtribuoit tous les mois aux citoyens peu aiſés. Il fit même faire des diſtributions gratuites. Enfin il propoſa de conſtruire des greniers publics pour prévenir la diſette ; & ayant été chargé de la conduite de cet ouvrage, il l'exécuta avec une grande magnificence.

Ces réglemens étoient agréables à la multitude ; mais il importoit

à Caïus d'intéreſſer dans ſes projets les plus riches d'entre le peuple ; & il ſe flatta d'y réuſſir, s'il leur procuroit des diſtinctions, qui juſqu'alors n'avoient appartenu qu'au ſénat.

Les ſénateurs en poſſeſſion de tous les tribunaux, avoient ſeuls l'adminiſtration de la juſtice ; ils étoient les arbitres de la fortune des citoyens, & à ce titre ils jouiſſoient d'une grande autorité & d'une grande conſidération. Leur enlever cette prérogative, c'étoit tout à la fois les humilier, & élever contr'eux un parti puiſſant, qui auroit intérêt à les humilier de plus en plus. Tibérius, qui avoit formé ce projet, n'avoit pas eu le

tems de l'exécuter. Caïus le reprit dans une circonſtance favorable, & l'exécuta.

Aurelius Cotta & Manius Aquilius, convaincus de concuſſion, avoient échappé à la rigueur des loix, & la prévarication des juges étoit ſi manifeſte, que le ſénat n'oſa s'oppoſer ouvertement aux meſures qu'il convenoit de prendre pour prévenir de pareils abus. Caïus ſaiſit cette occaſion, pour faire voir combien il importoit à la sûreté des citoyens, que les ſénateurs n'euſſent plus l'adminiſtration de la juſtice; & il fit paſſer une loi qui leur ôtoit les jugemens pour les donner aux chevaliers.

Aux deux ordres qui étoient au-

trefois dans la république, celui des patriciens & celui des plébéiens, nous avons vu qu'il en ſuccéda deux autres, celui du ſénat & celui du peuple. Il en naquit un troiſième, celui des chevaliers.

Depuis Servius Tullius juſqu'aux Gracques, les chevaliers, deſtinés à ſervir dans les légions, ont joui de pluſieurs diſtinctions. Ils formoient les dix-huit premières centuries, & en conſéquence, ils avoient le premier rang dans les comices par centuries, & ils y opinoient les premiers. Leur paye étoit triple de celle des fantaſſins. Ils avoient encore une triple part dans toutes les diſtributions qui ſe faiſoient aux troupes. On leur don-

noit le double d'arpens, ou même davantage, lorſqu'on établiſſoit une colonie; & quand on campoit, on les exemptoit de travailler aux retranchemens. Ils portoient une phalère, c'eſt-à-dire, un baudrier orné de clous dorés; un anneau d'or, comme les ſénateurs; & dans certaines cérémonies, une robe blanche bordée de pourpre, rayée de larges bandes de même couleur, que par cette raiſon on nommoit *trabea*.

Par ces diſtinctions, ils ſe trouvoient les premiers d'entre le peuple; cependant ils étoient du même ordre, au moins pour le plus grand nombre. Mais la loi qui les introduiſoit dans les tribunaux les ayant

mis en concurrence avec les ſénateurs, on s'accoutuma à les regarder comme un ordre à part, & ils ſe placèrent entre le ſénat & le peuple. C'eſt alors proprement que commença l'ordre équeſtre. Il ſe diſtingua de plus en plus, parce qu'il eut des intérêts ſéparés de ceux du peuple & de ceux du ſénat (1).

Caïus, à qui cet ordre devoit en quelque ſorte la naiſſance, avoit un parti puiſſant, & attiroit à lui toute l'autorité. Continuellement environné d'ambaſſadeurs, de ma-

(1) M. le Beau a éclairci ce point d'hiſtoire dans des diſſ.. ations qu'il a faites à ce ſujet. Mém. de l'Acad. des inſcrip. tom. 28.

giſtrats, de gens de guerre, d'hommes de lettres, d'artiſans & d'ouvriers, il ſembloit s'être chargé ſeul de tous les ſoins du gouvernement, & rien ne ſe faiſoit ſans lui. Cette puiſſance, odieuſe au ſénat, eût été ſuſpecte dans une république, ſi le caractère de Caïus n'eût pas écarté tout ſoupçon.

Les ſénateurs attendoient impatiemment la fin de ce tribunat, & Caïus lui-même ne demandoit pas à être continué. Mais le peuple qui mettoit en lui toute ſa confiance, lui donna ſes ſuffrages pour l'année ſuivante. Il eſt le premier qui ait obtenu une magiſtrature ſans l'avoir briguée.

Effrayé de tant de faveur, le

ſénat fut au moment d'employer encore la violence. Cependant, après de longs débats, le parti le plus modéré prévalut. Livius Druſus, un des collègues de Caïus, étoit plein de bonnes intentions. Il vouloit la païx; il eût été jaloux de la procurer. Mais cet ouvrage étoit au-deſſus de ſes forces. Les ſénateurs jugèrent qu'ils pourroient faire ſervir à leurs deſſeins la droiture & la ſimplicité de cet homme, qu'ils connoiſſoient d'ailleurs pour un eſprit borné. Ils n'exigèrent pas de lui qu'il s'oppoſât aux propoſitions de Caïus; ils lui conſeillèrent au contraire d'en faire de plus favorables au peuple, & ils lui promirent que le ſénat,

qui le croyoit ſeul capable de rétablir le calme, & qui, par cette raiſon, vouloit contribuer à lui donner du crédit, le ſoutiendroit dans tout ce qu'il voudroit entreprendre. On demandoit ſeulement qu'il rendît témoignage au peuple des bonnes intentions de cette compagnie.

Ce tribun donna dans le piège qu'on lui tendoit. Il ne fut plus poſſible à Caïus de propoſer des loix avantageuſes, qu'auſſi-tôt Druſus n'en proposât de plus avantageuſes encore ; & parce qu'en renchériſſant ſur ſon collègue, il paroiſſoit toujours l'interprête du ſénat, ce corps en devenoit moins odieux. Druſus s'applaudiſſoit de

partager le crédit de Caïus, & les ſénateurs voyoient avec plaiſir un partage, qui diminuoit la puiſſance de leur ennemi. Mais ce moyen ne procuroit au ſénat qu'un avantage paſſager, & il étoit tout-à-fait propre à entretenir les diſſentions.

Malgré les imprécations qui avoient été faites contre ceux qui entreprendroient de rétablir Carthage, le peuple, à la ſollicitation du tribun Rubrius, ordonna que cette ville ſeroit rebâtie; & Caïus, qui avoit appuyé la propoſition de ce tribun, ſe chargea d'y conduire lui-même une colonie de ſix mille hommes. Il y avoit de l'imprudence à s'éloigner dans

une conjoncture, où ſon crédit diminuoit.

En effet ſon abſence fut favorable à Druſus, qui s'appliqua ſurtout à rendre odieux Fulvius Flaccus. Il repréſenta ce triumvir comme un ſéditieux, qui cherchoit ſon élévation dans les troubles. Il l'accuſa même d'avoir tenté de ſoulever les peuples d'Italie, & on parla de lui faire ſon procès.

Caïus, ayant appris le danger qui menaçoit ſon ami, ſe hâta de revenir à Rome. Il n'avoit été abſent que deux mois; cependant il trouva ſon parti bien refroidi. Il propoſa de nouvelles loix; c'étoit le ſeul moyen de regagner la faveur du peuple.

Pour être plus assuré que ses loix seroient reçues, il fit venir à Rome un grand nombre des étrangers, auxquels il avoit fait donner le droit de suffrage. Mais le consul Fannius, à la sollicitation du sénat, leur ordonna de sortir incessamment de la ville; & Caïus, qui leur ordonnoit de rester, & qui leur promettoit main-forte, vit un de ces étrangers, son hôte & son ami, traîné en prison par les licteurs, & il le vit sans oser s'y opposer. Sur ces entrefaites, il eut encore l'imprudence d'aliéner ses collègues.

On devoit donner dans la place publique un combat de gladiateurs, & on y avoit élevé des écha-

fauds pour la commodité des principaux citoyens. Caïus, préférant la commodité du peuple, ordonna de les abattre, & malgré les oppositions des autres tribuns, qui tiroient peut-être quelque profit de ces échafauds, il les fit enlever lui-même la veille des jeux. Offensés de la hauteur avec laquelle il se conduisoit, ses collègues se concertoient pour l'exclure du tribunat aux comices suivans. Ils ne purent pas cependant lui enlever la pluralité des suffrages; mais ils firent un rapport infidèle du scrutin.

Caïus étoit rentré dans une condition privée, & Opimius, son plus cruel ennemi, avoit été élevé au consulat. Le nouveau con-

ſul, fier de ſa naiſſance, & plein de mépris pour le peuple, paroiſſoit capable des partis les plus violens. Eſcorté d'un corps de troupes étrangères, & environné des grands qui traînoient à leur ſuite une foule de cliens & d'eſclaves, il inſultoit Caïus dans tous lieux où il le rencontroit, impatient d'engager une querelle avec un homme déſarmé, qu'il avoit réſolu de faire périr.

Dans le deſſein de faire caſſer les loix des Gracques, il avoit convoqué l'aſſemblée du peuple, & le jour où elle devoit ſe tenir, il ſacrifioit, ſuivant l'uſage, au Capitole, lorſqu'un de ſes licteurs fut tué par les gens de Flaccus,

auxquels il avoit fait une insulte. Aussi-tôt, comme si la mort d'un licteur eût mis l'état en danger, le sénat ordonna aux consuls de *pourvoir à ce qu'il n'arrivât aucun dommage à la république.* Revêtu par ce décret d'une autorité absolue, Opimius commanda aux sénateurs & aux chevaliers de prendre les armes, & de se trouver le lendemain sur la place, chacun avec deux esclaves armés.

Le lendemain dès la pointe du jour, Flaccus s'empara du mont Aventin. Caïus vint le joindre. Affligé des maux dont il se reprochoit d'être la cause, il lui persuada d'entrer en accommodement. Mais Opimius, qui vouloit la mort

de l'un & de l'autre, mit leur tête à prix, marcha contr'eux, & diſſipa facilement une populace attroupée. Flaccus fut égorgé dans un bain, où il crut ſe cacher; & Caïus, qui n'avoit pas tiré l'épée, ſe réfugia dans un temple, où il ſe fit tuer par un de ſes eſclaves. Plus de trois mille hommes périrent dans cette émeute. Cependant le cruel Opimius éleva un temple à la Concorde, comme pour inſulter aux mânes des citoyens dont il avoit répandu le ſang.

Toutes les loix des Gracques furent abolies; un tribun gagné par le ſénat, ayant repréſenté combien il étoit difficile de faire un nouveau partage des terres, demanda que

ceux qui avoient plus de cinq cents arpens, payaſſent à proportion de l'étendue de leurs poſſeſſions, une certaine redevance dont le produit ſeroit diſtribué aux pauvres citoyens; & qu'en conſéquence ils fuſſent reconnus pour propriétaires légitimes de toutes leurs terres. Le peuple trompé par l'appât qu'on lui préſentoit, reçut cette loi; les grands, qui ne craignirent plus d'être recherchés, étendirent leurs domaines par toutes ſortes de moyens; & bientôt ils ceſsèrent de payer l'impoſition, à laquelle ils s'étoient ſoumis.

CHAPITRE VI.

Conſidérations ſur les cauſes & ſur les effets des diſſentions de la république.

APRÈS l'expulſion des rois, les plébéiens auroient été les maîtres; ſi dans les aſſemblées du peuple, tous les ſuffrages euſſent été comptés. Mais appellés aux comices par centuries, ils n'y venoient que pour être témoins des délibérations qui ſe prenoient ſans eux, & ils ſe voyoient forcés d'obéir à des loix qu'ils n'avoient pas faites.

Les appeller à ces aſſemblées, & y opiner ſans prendre leurs ſuffrages; c'étoit les y admettre en ap-

parence, & les en exclure de fait; c'étoit reconnoître qu'ils avoient droit à la puiſſance légiſlative, & ne leur laiſſer néanmoins aucune part à la légiſlation. On avoit donc abuſé de leur ſimplicité. S'ils ouvroient les yeux, il étoit naturel qu'ils ſongeaſſent à recouvrer par la force ce qu'on leur avoit enlevé par artifice.

Il eut été poſſible d'entretenir l'erreur où ils étoient. Il eſt au moins vraiſemblable qu'ils n'auroient pas tenté de faire des changemens dans le gouvernement, ſi on n'avoit pas abuſé de l'autorité qu'on uſurpoit ſur eux. Mais la tyrannie devoit être odieuſe dans les patriciens, comme elle l'avoit été dans

les rois. Le peuple réclama donc contre le partage inégal, que Servius Tullius avoit fait de la ſouveraineté ; & il connut que, pour n'être pas vexé, il avoit beſoin de commander.

Il le connut, mais ce ne fut que par degrés. Comme l'autorité étoit loin de lui, il n'étoit pas naturel que ſa première penſée fût de s'en ſaiſir. Il lui ſuffiſoit de n'être pas opprimé. C'eſt pourquoi il ſe retira ſur le mont ſacré, & il obtint des tribuns. Telle fut l'origine des diſſentions.

On ne ſe borne pas à la défenſive, lorſqu'on peut attaquer ceux qu'on a lieu de craindre. Il arriva donc que du droit de s'oppoſer

aux entrepriſes des patriciens, les tribuns ſe firent un droit de former eux-mêmes des entrepriſes.

L'ambition étoit le motif de toutes leurs démarches. Ils voulurent d'abord que la puiſſance tribunicienne fût redoutable aux patriciens; ils aſpirèrent enſuite à partager avec eux toutes les dignités.

La raiſon, pour laquelle ils avoient été créés, n'étoit donc en général pour eux que le prétexte qui les faiſoit agir. En paroiſſant vouloir s'oppoſer à l'oppreſſion, ils avoient une toute autre vue. La tyrannie conſtante des patriciens contribuoit elle-même à tromper le peuple; car en le forçant à ſe mettre ſous la protection de

ſes magiſtrats, elle lui faiſoit prendre pour zèle de leur part ce qui n'étoit qu'ambition.

Les tribuns ne tardèrent pas à ſe rendre redoutables. C'eſt la ſixième année après leur création, que Coriolan fut exilé. Alors les comices par tribus devinrent un tribunal qui jugea les patriciens.

Pour acquérir de jour en jour plus de puiſſance, il ſuffiſoit aux tribuns d'étendre le reſſort des comices par tribus, & de reſſerrer celui des comices par centuries. C'eſt à quoi il s'appliquèrent.

Par ces changemens l'autorité paſſoit aux plébéiens. Les patriciens néanmoins conſervèrent long-tems toutes leurs prérogatives. Comme

les préjugés avoient mis une distance étonnante entre les familles patriciennes & les familles plébéiennes, & que la religion même ne permettoit pas de confondre ces deux ordres ; il sembloit que le peuple, parce qu'il avoit toujours donné les dignités aux patriciens, ne pouvoit prendre sur lui de les donner aux plébéiens.

Mais les patriciens, comptant trop sur les préjugés, qui faisoient d'eux comme une espèce à part, forcèrent le peuple à s'appercevoir de l'avilissement où il avoit été réduit. Alors on demanda, pourquoi dans une république où les citoyens avoient tous le même droit à la liberté, tous ne participoient

cipoient pas aux mêmes honneurs ; & cette queſtion qu'on agitoit, devoit détruire l'opinion qui donnoit au plus grand nombre l'excluſion aux magiſtratures & au ſacerdoce.

Les deux ordres ſe rapprochoient donc ; ils tendoient à ſe confondre, à meſure qu'une nouvelle manière de penſer ſappoit les préjugés qui s'étoient élevés entr'eux, comme autant de barrières.

Mais cette nouvelle manière de penſer ne pouvoit s'établir que lentement. C'eſt pourquoi les plébéiens ont été long-tems avant d'entrer en partage des dignités. Les patriciens d'ailleurs avoient pluſieurs moyens pour ſe maintenir dans la

poſſeſſion des privilèges excluſifs qu'ils s'arrogeoient. Par le nombre des cliens attachés à chacun d'eux, ils avoient une grande influence dans les élections. Le ſénat gagnoit un tribun, qui s'oppoſoit aux propoſitions de ſes collègues. S'il appréhendoit la réunion des ſuffrages en faveur d'un plébéien, il faiſoit paroître ſur les rangs un patricien agréable au peuple; il créoit un dictateur pour préſider aux comices; il ſuſcitoit une guerre, qui ſuſpendoit les entrepriſes des tribuns; enfin il entroit en compoſition, & il cédoit quelque choſe pour ne pas tout perdre.

Ce qui étoit ſur-tout favorable au premier ordre, c'eſt que la

multitude peu capable de tenue, paſſe facilement de la plus grande réſiſtance à la plus grande ſoumiſſion. Le peuple, qui ne connoiſſoit pas ſes forces, ne s'en ſervoit que par intervalles. Il menaçoit d'une retraite; il refuſoit de s'enrôler; il portoit des loix pour fonder ſes prétentions, il ſe rendoit juge des patriciens qui lui étoient contraires. Mais d'une année à l'autre il cédoit tout-à-coup, parce qu'il avoit des tribuns moins entreprenans, parce qu'il ſe laiſſoit tromper aux promeſſes des conſuls, parce qu'il ſurvenoit une guerre, ou ſeulement quelqu'évènement qu'il n'avoit pas prévu.

La ſuppreſſion des dettes & le

partage des terres étoient les grands moyens des tribuns. Ils ne ceſſoient de dire au peuple qu'il reſteroit aſſervi tant que les magiſtratures ne ſeroient conférées qu'aux patriciens, & ils les obtinrent eux-mêmes. Mais en partageant les honneurs, ils ſe rapprochèrent du premier ordre; ils ſe confondirent avec lui, ils en prirent les intérêts; & le peuple perdoit ſes protecteurs, dès qu'il les avoit élevés.

Les patriciens ſe réuniſſoient pour défendre leurs prérogatives; les plébéiens ne ſe réuniſſoient pas également pour ſoutenir leurs prétentions. Les querelles, que ceux-ci élevoient, ne paroiſſoient que les querelles des principaux d'entr'eux.

Dans cet état des choſes, les patriciens avoient de grands avantages.

Les comices, où les différens ſe terminoient, pouvoient ſe paſſer en tumulte. Mais rien ne s'y décidoit qu'à la pluralité des ſuffrages; & pour obtenir ce qu'on demandoit, il falloit perſuader le plus grand nombre, ou lui plaire.

Il n'étoit pas poſſible d'employer la corruption; car chez un peuple pauvre, les ſuffrages ne ſe vendent pas, parce que perſonne ne les peut acheter.

On ne pouvoit pas non plus employer la violence. Dans une république où tous les citoyens étoient libres, ou vouloient l'être,

on eût été ſoupçonné d'aſpirer à la tyrannie, ſi ſous prétexte de défendre les intérêts du peuple, on eût oſé prendre les armes.

C'eſt ainſi que, pendant pluſieurs ſiècles, la pauvreté & l'amour de la liberté ont éloigné, de toutes les délibérations publiques, la corruption & la violence.

La ſeconde guerre punique avoit forcé les deux ordres à concourir également au bien commun; & ce concert ſe ſoutint juſqu'à la ruine de Carthage. Mais lorſqu'on n'eut plus rien à craindre au-dehors, les troubles recommencèrent au-dedans, & les diſſentions prirent, ſous les Gracques, un nouveau caractère.

Depuis long-tems il n'y avoit proprement ni patriciens ni plébéiens ; les deux ordres qui en avoient pris la place, ceſſoient en quelque ſorte eux-mêmes. Il ne reſtoit que deux partis, celui des riches & celui des pauvres, & le ſénat comme le peuple, étoit condamné à obéir déſormais aux plus riches citoyens.

L'or, autrefois inutile, étoit devenu néceſſaire. L'amour des richeſſes prenoit donc la place de l'amour de la liberté. Les riches, par conſéquent, devoient être l'unique ſujet des diſſentions.

C'eſt que ſi on étoit riche, on étoit tout. On obtenoit les magiſtratures ; quand on les avoit ob-

tenues, on s'enrichiſſoit encore; & la puiſſance n'étoit plus recherchée, que parce qu'elle promettoit de nouvelles richeſſes.

On reproche aux Gracques d'avoir tranſporté la puiſſance au peuple. Il eſt vrai que dans une république riche & corrompue, la démocratie ne pouvoit produire que des déſordres; mais l'ariſtocratie n'en auroit guère moins produit. Depuis qu'il n'y avoit que des riches & des pauvres, ce n'étoit ni au peuple, ni au ſénat à commander, & Rome devoit bientôt avoir un maître.

Le paſſage d'un uſage à l'autre n'eſt jamais bruſque. Voilà pourquoi les ſénateurs ne prirent pas

ouvertement les armes contre Tibérius. Mais la violence leur ayant réuſſi, ils ne craignirent plus de les prendre contre Caïus; & le conſul Opimius fit entrer dans la ville un corps de troupes étrangères. Voilà un uſage que le ſénat introduiſit, & qui fit des progrès rapides. Il étoit aiſé d'en prévoir les ſuites.

La force qui décide de tout, fit paſſer toute l'autorité entre les mains des citoyens aſſez riches pour acheter les ſuffrages du peuple. Il falut ou craindre les grands, ou ſe vendre à eux.

Dans un vaſte empire, où il n'y avoit point de mœurs, & où par conſéquent les loix ſe taiſoient,

toutes les richeſſes ſe perdoient dans un petit nombre de familles, qui ſe ſaiſiſſoient des magiſtratures, du commandement des armées, du gouvernement des provinces, & qui diſpoſoient de tout.

Quelles qu'aient été les richeſſes de ces hommes puiſſans, ils les épuisèrent pour entretenir leur luxe & leur crédit. S'ils vouloient donc conſerver l'autorité, il falloit qu'ils s'enrichiſſent de nouveau. Ils pilloient par conſéquent les provinces, & ils les ruinoient.

Ils s'attachoient les troupes par des largeſſes, & ils commandoient au citoyen qui ne s'étoit pas vendu.

Alors le ſénat & le peuple n'étoient rien. Réduits l'un & l'autre

à chercher dans un grand, un protecteur contre un grand, ils s'humilioient devant tous. Il n'y eut plus de démocratie, ni d'ariſtocratie; il n'y eut que des chefs qui armèrent inceſſamment les uns contre les autres.

CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha.

LES Romains avoient tourné leurs armes contre les Allobroges & les Averniens, & ils avoient réduit en province romaine les pays conquis ſur ces peuples, lorſqu'une irruption des Cimbres & des Teutons parut menacer l'Italie. Ces barbares, ſortis des environs de

la mer baltique, vainquirent dans la Norique le conſul Cn. Papirius Carbo, & ils paſsèrent dans la Gaule où ils défirent encore pluſieurs armées conſulaires. Alors ſe préparoit en Afrique une nouvelle guerre, qui devoit dévoiler l'avarice des premiers de la république.

Maſſiniſſa avoit eu deux fils; Manaſtrabal, qui étoit mort avant lui, & Micipſa, qui hérita de tous ſes états. Le premier laiſſa un fils naturel, nommé Jugurtha, que Maſſiniſſa n'avoit pas voulu reconnoître, & qu'il avoit laiſſé dans l'obſcurité. Micipſa eut la généroſité de faire élever cet enfant, & il lui donna la même éduca-

tion

tion qu'à ſes fils, Adherbal & Hiempſal.

Jugurtha ſe diſtingua parmi les jeunes gens de ſon âge; mais à travers ſes bonnes qualités, on démêla de bonne heure en lui une ame ambitieuſe, & capable de tout oſer. Micipſa, qui s'y étoit d'abord attaché, finit par le craindre; & pour l'éloigner, il lui donna le commandement des troupes qu'il envoyoit à Scipion l'africain. Ce général étoit alors devant Numance.

C'étoit une maxime généralement reçue chez les anciens, que dans les affaires de particulier à particulier, il falloit avoir égard à la juſtice; mais que, lorſqu'il

s'agiſſoit de régner, on pouvoit violer tous les droits. Les Romains qui avoient moins de probité que jamais, ſe faiſoient une règle de cette maxime, lorſqu'il s'agiſſoit pour eux de s'élever aux dignités de la république. De pareils hommes ne pouvoient qu'applaudir à l'ambition de Jugurtha. Ils lui promirent même la protection du ſénat, l'aſſurant que, tant qu'il auroit de l'argent, il pouvoit compter ſur les ſuffrages de cette compagnie, & ils diſoient vrai.

Les précautions de Micipſa furent donc pour ce jeune prince une occaſion de s'enhardir dans les projets qu'il méditoit. Son eſprit & ſon courage lui acquirent l'eſ-

time de toute l'armée. Il acheva de gagner par des préſens, les principaux officiers qu'il jugeoit pouvoir le ſervir à Rome, & il s'attacha les troupes qui lui avoient été confiées.

Aſſuré de l'amitié des Romains, il revint en Numidie, où la réputation qu'il s'étoit faite à la guerre, l'avoit devancé. Plein d'artifices avec le roi, il en gagna la confiance. Il ſe fit des créatures par ſes largeſſes; il mit dans ſes intérêts les miniſtres mêmes. Micipſa, dont l'age avoit affoibli l'eſprit, l'adopta, & lui donna une partie de ſon royaume.

A peine étoit-il mort, que Jugurtha fit poignarder Hiempſal. Ad-

herbal qu'il vouloit auſſi faire périr, lui échappa, arma, fut défait, & chaſſé de la province qui lui avoit été donnée en partage; il vint à Rome implorer la protection du ſénat.

Quelle que ſoit la corruption des mœurs, il y a des attentats qui ſont faits pour exciter une indignation générale. Mais le public n'a pour ainſi dire, que des premiers mouvemens, & ce qu'il a d'abord vu avec horreur, il le voit bientôt de ſang froid. A meſure qu'il s'occupa moins de cette affaire, le ſénat connut qu'il étoit plus libre d'en décider. Il en délibéra donc long-tems, & le réſultat fut d'envoyer en Afrique dix commiſſaires,

pour prendre connoiſſance de ce qui s'étoit paſſé, & pour faire un nouveau partage de la Numidie, entre Jugurtha & Adherbal.

La conduite du ſénat répondoit mal à l'indignation, qu'on avoit d'abord vue dans le public. Mais elle étoit l'effet de l'argent que les ambaſſadeurs de Jugurtha avoient répandu. Comme les ſénateurs ſe vendoient pour la première fois à un ſouverain, ils étoient ſans doute, encore à vil prix. Autrement il ſeroit difficile de comprendre que le roi de Numidie eût été aſſez riche pour corrompre un corps ſi nombreux.

Il le fut encore aſſez pour corrompre les commiſſaires, dont le

chef étoit Opimius, magiſtrat auſſi avare que cruel. Hiempſal paſſa pour avoir été l'agreſſeur ; Jugurtha fut déclaré innocent ; & le partage des états ſe fit ſur le plan qu'il propoſa lui-même, c'eſt-à-dire, qu'on lui adjugea les meilleures provinces & les places les plus fortes.

Cependant, parce que la foibleſſe d'Adherbal & la proſtitution du ſénat paroiſſoient lui offrir la Numidie entière, il arma quelque tems après ; & Adherbal, aſſiégé dans Cirthe ſa capitale, implora de nouveau la protection de la république.

L'or de Jugurtha ne permit pas d'ajouter foi à ſes plaintes. Le ſé-

nat parut ſeulement avoir des doutes ; & il fit partir trois commiſſaires, pour s'aſſurer de la vérité, & pour ordonner aux deux princes de mettre bas les armes, ſuppoſé qu'ils les euſſent priſes.

Les mêmes moyens eurent le même ſuccès. Les commiſſaires, à leur retour, aſſurèrent que Jugurtha n'avoit armé, que parce qu'il y avoit été forcé ; & quoiqu'il leur eût été ordonné de rétablir la paix entre les deux princes numides, ils n'en avoient rien fait. On s'en plaignoit, lorſque le ſénat reçut des lettres d'Adherbal qui le conjuroit, par les ſervices de Maſſiniſſa ſon ayeul, de lui ſauver au moins la vie.

On proposa d'envoyer une armée en Afrique. Mais les partisans de Jugurtha rejetèrent cet avis, sous prétexte qu'il engageroit la république dans des dépenses inutiles, & on nomma une nouvelle commission. On mit à la tête Emilius Scaurus, prince du sénat, illustre par sa naissance, & considéré par ses services. Il paroissoit même qu'on pouvoit compter sur son intégrité. Il s'étoit refusé à l'or que les agens de Jugurtha distribuoient à Rome. On le savoit, comme on savoit ceux qui en avoient reçu; car ce trafic se faisoit déjà publiquement. Il en fut néanmoins de cette commission, comme des autres. Scaurus qui n'a-

voit pas voulu ſe vendre à Rome, ſe vendit en Afrique, parce qu'il crut que la choſe ſeroit ſecrète. Quelque tems après, Adherbal fut réduit à ſe livrer à Jugurtha qui le fit périr dans les tourmens.

A cette nouvelle, il n'y eut à Rome qu'un cri contre la prévarication des commiſſaires. Le ſénat crut alors devoir déclarer la guerre au roi de Numidie, & le conſul L. Calpurnius Beſtia eut ordre de paſſer en Afrique.

Bon général, mais d'une ſordide avarice, Calpurnius, qui n'aſpiroit au commandement que pour s'enrichir, regarda cette expédition comme l'occaſion la plus favorable à ſon avidité. Seulement pour

ſe mettre à l'abri de toute recherche, il imagina d'aſſocier à ſes brigandages des hommes puiſſans, & dans cette vue, il prit pour lieutenant Scaurus & quelques autres ſénateurs.

Le roi de Numidie, pour écarter l'orage, envoya ſon fils à Rome, avec des ambaſſadeurs chargés de préſens. Mais le ſénat, forcé de céder à l'indignation publique, leur ordonna de ſortir d'Italie dans dix jours, à moins qu'ils ne fuſſent venus pour livrer au peuple romain le roi & le royaume de Numidie.

Calpurnius pouſſa d'abord la guerre avec vigueur. Il falloit ſe rendre redoutable, pour ſe faire

acheter plus chèrement. En effet, on entra bientôt en marché, & on fit un traité par lequel Jugurtha parut livrer ſon royaume & ſa perſonne. Il vint même dans le camp des Romains, ſans gardes, & ſans aucune marque de ſa dignité ; mais il avoit eu la précaution de ſe faire donner des otages. Après que cette ſcène eut été jouée, Calpurnius évacua la Numidie, & Jugurtha jouit du fruit de ſes richeſſes.

Cette dernière prévarication acheva de révolter les eſprits, & le peuple réſolut de punir les coupables. Opimius, cité par le tribun Memmius, fut banni, & paſſa le reſte de ſes jours dans l'ignominie.

Le même tribun, qui jettoit des ſoupçons ſur Calpurnius & ſur Scaurus, demanda que, pour éclaircir tout ce myſtère d'iniquité, on fît venir à Rome le roi de Numidie. On applaudit à cette propoſition, & le préteur Caſſius porta les ordres du peuple à Jugurtha.

Ce prince obéit, comparut, & Memmius l'interrogea ſur les crimes dont on l'accuſoit, & le ſomma de déclarer ſes complices. Mais le tribun C. Bébius, gagné par les préſens de Jugurtha, lui défendit de répondre, & arrêta toute cette pourſuite.

L'imprudence de ce magiſtrat mettoit le comble à la prévarication. Le peuple, juſtement irrité,

fut au moment de ſévir contre Jugurtha, ſans égard pour les formes. On parla de donner ſa couronne à Maſſiva, un autre petit-fils de Maſſiniſſa, qui s'étoit réfugié à Rome. Jugurtha le fit aſſaſſiner. Convaincu de ce nouveau crime par la dépoſition des aſſaſſins, il auroit pu être arrêté; mais comme il étoit venu ſur la foi publique, le ſénat lui ordonna de ſortir d'Italie. On dit qu'en ſe retirant, il s'écria : *ô ville vénale! tu ſerois bientôt aſſervie, s'il ſe trouvoit un marchand pour t'acheter.*

Sans égard pour le traité qu'avoit fait Calpurnius, on recommença la guerre; ou plutôt le conſul Sp. Poſthumius Albinus fut

chargé de la faire, & ne la fit pas. Il parut avoir voulu se laisser tromper par des négociations que Jugurtha traînoit en longueur. Il fut au moins vivement soupçonné de connivence, il revint à Rome pour préſider aux comices, & il laiſſa le commandement à ſon frère Aulus Poſthumius.

Aulus, avec beaucoup de préſomption, peu de capacité & auſſi peu de courage, ſe fût volontiers vendu; mais Jugurtha le mépriſa trop pour l'acheter. Dans l'eſpérance d'aſſouvir ſon avarice, il mit le ſiège devant une place où il croyoit que le roi de Numidie tenoit ſes tréſors; il n'en recueillit que la honte de paſſer ſous le joug,

& de ſouſcrire à un traité qui ne fut pas ratifié.

Enfin, un homme incorruptible, le conſul Q. Cécilius Métellus, eut la conduite de cette guerre. Il étoit d'une des premières familles, grand capitaine, cher au peuple comme à la nobleſſe. Il eut des ſuccès, & il les ſoutint juſqu'au bout. Il remporta deux grandes victoires, pouſſa Jugurtha juſqu'à l'extrémité de ſes états, & le mit dans la néceſſité de demander la paix. Cependant il ne s'en repoſa pas uniquement ſur le ſuccès de ſes armes. Incapable de ſe vendre, il ne craignoit pas d'employer la perfidie, & il corrompit les confidens de Jugurtha. Con-

ſeillé par un traître, ce prince livra ſon argent, ſes éléphans, ſes chevaux, ſes armes; lorſqu'il croyoit avoir obtenu la paix, il fut contraint de recommencer la guerre, parce que le conſul lui ordonna de ſe livrer lui-même. Métellus ſe croyoit peut-être juſtifié par l'uſage, qui donnoit des exemples de pareilles trahiſons. Cependant le tems des comices approchoit, & il étoit à craindre pour lui qu'un nouveau général ne lui enlevât la gloire de terminer la guerre de Numidie.

Parmi ſes lieutenans, il y en avoit un que le peuple lui avoit donné. Caïus Marius, de la plus baſſe extraction, avoit paſſé par

tous les grades militaires, & ſon élévation avoit été à chaque fois la récompenſe d'une action ſignalée. Métellus, qui le connut de bonne heure, & qui jugea de ſes talens, contribua plus que perſonne à l'avancer. Mais il n'avoit pas eu occaſion de démêler le caractère atroce de cet homme, dont l'ambition tenoit de la férocité. Elevé au tribunat par la protection de Métellus, Marius déclama contre le luxe, l'avarice, les prévarications, le brigandage. Il n'étoit pas éloquent; mais les vices des grands lui tenoient lieu d'éloquence, & il avoit une intrépidité qui le faiſoit craindre. Pendant qu'il étoit tribun, le ſénat le fit venir pour

rendre compte de ſa conduite, parce qu'il avoit propoſé une loi malgré l'oppoſition du conſul L. Aurelius Cotta. Marius, au lieu de penſer à ſe juſtifier, brava le ſénat, menaça le conſul de l'envoyer en priſon, fit arrêter Métellus qui le déſapprouvoit, força Aurélius à lever ſon oppoſition, & la loi paſſa. Tout ingrat qu'il étoit, Métellus l'accepta pour lieutenant, ſacrifiant ſes reſſentimens au bien public, & jugeant qu'il lui ſeroit utile.

En effet, Marius contribua aux ſuccès de la guerre; mais il ſembloit, à l'en croire, que Métellus n'y eût pas contribué. Attaché à le déprimer, il lui reprochoit de

prolonger la guerre à deſſein, ou d'avoir une lenteur naturelle qui ne lui permettoit pas de pourſuivre ſes avantages; & il aſſuroit que dans une campagne, avec la moitié moins de troupes, ſi on lui donnoit le commandement, il ameneroit à Rome Jugurtha mort ou vif. Ces diſcours qu'il répandoit dans l'armée, ſes partiſans les répétoient à Rome, & le peuple les écoutoit avec avidité. Depuis longtems exclu des magiſtratures par les principaux citoyens, qui ſe les tranſmettoient comme de main en main, le peuple étoit flaté de l'élévation d'un homme nouveau, né ſans fortune, & il ſe préparoit à lui donner ſes ſuffrages. Telle

étoit la disposition des esprits, lorsque Marius vint à Rome briguer le consulat & l'obtint. On lui donna même, comme il le désiroit, l'Afrique pour département.

Quoiqu'il eût dit qu'il ne lui falloit que la moitié des troupes de Métellus, il demanda de nouvelles recrues. Le peuple accourut à l'envi sous ses enseignes, & sur-tout la populace qui le regardoit comme un consul de sa classe. Il fit les levées sans choix, ou plutôt il parut préférer ceux qui étoient sans biens, & que par cette raison la loi & l'usage exemptoient de la milice. C'est un abus que Marius introduisit & qui seroit devenu dangereux, car de pareils soldats sont

moins à la république qu'au général. Métellus revint à Rome. Il dissipa les calomnies d'un ennemi qui avoit joint l'outrage à l'ingratitude; & on lui décerna tout d'une voix l'honneur du triomphe & le surnom de *Numidique*.

Jugurtha, qu'il avoit presque entièrement dépouillé, venoit d'obtenir des secours de Bocchus, roi de Mauritanie. C'est contre les forces réunies de ces deux princes que Marius eut à combattre. Il leur enleva d'abord plusieurs places; cependant il se laissa surprendre, & fut au moment d'être entièrement défait. Mais avant que la nouvelle en fût arrivée à Rome, il remporta deux victoires, & il

mit les ennemis hors d'état de tenir la campagne.

Ces revers déterminèrent Bocchus à ſéparer ſes intérêts de ceux de ſon allié. Il obtint de Marius une ſuſpenſion d'armes, & il envoya des ambaſſadeurs à Rome pour traiter de la paix. Ils lui rapportèrent cette réponſe : *Le ſénat & le peuple romain n'oublient ni les ſervices, ni les injures. Puiſque Bocchus ſe repent de ſa faute, ils lui en accordent le pardon. Pour ce qui eſt de la paix & de leur alliance, il les obtiendra quand il les aura méritées.* Le ſénat vouloit que Bocchus livrât Jugurtha. Le roi de Mauritanie ſe refuſa d'abord à cette propoſition, ſoit qu'il en fût cho-

qué, ſoit qu'il feignît de l'être. Mais enfin il livra ce malheureux prince à Sylla, qui étoit queſteur de l'armée, & qui avoit conduit toute cette négociation. Après avoir orné le triomphe de Marius, Jugurtha fut jetté dans un cachot, où on le laiſſa mourir de faim.

Nous avons vu comment l'exemple avoit autoriſé les rapines des gouverneurs de province; & nous venons de voir dans la guerre de Numidie, qu'il paroît autoriſer les prévarications de toutes eſpèces. A peine un ſénateur ſe proſtitue, que preſque tout le ſénat eſt proſtitué. Ce n'étoit rien encore, & il ſembloit que les Romains ne fiſſent que s'eſſayer aux forfaits. Nous verrons bientôt

les attentats paſſer comme en uſage; & au milieu des horreurs dont nous ſerons témoins, l'hiſtoire de la république ne ſera plus que l'hiſtoire de quelques chefs de parti qui ont répandu le ſang des citoyens pour aſſouvir leur vengeance, leur avarice ou leur ambition. Notre deſſein n'eſt pas de nous arrêter ſur des détails qu'on peut chercher dans les hiſtoriens. Nous nous propoſons ſeulement d'obſerver les progrès des abus & de la corruption.

Fin du Livre neuvième.

LIVRE

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE I.

Marius & Sylla.

LES Cimbres & les Teutons, dont nous avons parlé, continuoient leurs ravages dans les Gaules, & venoient de remporter une victoire qui répandoit l'épouvante jusques dans Rome. La défaite des Romains leur avoit coûté, à eux ou à leurs alliés, plus de quatre-vingt mille hommes.

Métellus étant trop âgé pour une guerre qui demandoit autant d'activité que de courage, les nobles furent forcés de céder aux cris du

peuple, qui mettoit toute ſa reſſource dans Marius; & ce général qui étoit encore en Numidie, fut nommé conſul, quoique la loi ne permît pas d'élire un abſent; & qu'elle exigeât dix ans d'intervalle d'un conſulat à l'autre.

Les barbares qui menaçoient d'abord l'Italie, paſsèrent en Eſpagne, & laiſsèrent aux Romains le tems de ſe préparer à les repouſſer. Ils ne revinrent dans les Gaules qu'à la fin de l'année ſuivante, pendant laquelle Marius fut conſul pour la troiſième fois. On alloit procéder à l'élection des nouveaux conſuls, lorſque ce général déclara qu'il ne prétendoit plus à cette magiſtrature, & que ſi on la lui offroit, il la

refuſeroit. Mais c'étoit un artifice concerté avec le tribun Saturninus, qui ſur ces refus ſimulés, l'accuſoit publiquement de trahir la patrie, & exhortoit le peuple à le forcer d'accepter. On lui conféra un quatrième conſulat, & on lui donna pour collègue Q. Lutatius Catulus.

Catulus marcha contre les Cimbres qui avoient pris la Norique pour entrer dans l'Italie par le Trentin. Marius eut pour département les Gaules où étoient les Teutons, qui ſe propoſoient de prendre leur chemin par la Ligurie. Il les tailla en pièces près de la ville d'Aix. Les barbares laiſsèrent ſur la place deux cents mille hommes, quatre-

vingt-dix mille furent faits prisonniers. Cette multitude au reste, étoit moins une armée qu'une peuplade. Marius faisoit un sacrifice, & rendoit graces aux dieux de sa victoire, lorsqu'il apprit qu'il avoit été nommé consul pour la cinquième fois.

C'est dans les premiers mois de ce consulat que les Cimbres, qui ignoroient le désastre des Teutons, franchirent les Alpes. Catulus recula devant eux, & repassa le Pô. Il paroît que l'effroi qui s'étoit répandu dans son armée, eût livré Rome aux Cimbres, si sans perdre de tems, ils se fussent avancés jusqu'à cette capitale. Mais Marius ayant joint Catulus, ils furent ex-

terminés dans la plaine de Verceil. Cent vingt mille furent tués, & ſoixante mille faits priſonniers. Cette même année, Manius Aquilius, collègue de Marius, termina une guerre qui duroit depuis trois ans. C'étoit une nouvelle révolte des eſclaves de la Sicile.

Accoutumé au commandement, Marius brigua un ſixième conſulat. Il auroit feint de ne plus prétendre à cette dignité, s'il avoit pu ſe flater qu'elle lui ſeroit offerte. Mais voyant que ſa faveur diminuoit, à meſure que ſes ſervices devenoient moins néceſſaires, il acheta les ſuffrages de ceux qui avoient le plus de crédit dans les tribus. Il fut élu; il donna l'excluſion à Métellus, &

il obtint pour collègue L. Valérius Flaccus, qui lui étoit tout-à-fait dévoué. Ce grand nombre de conſulats conſécutifs étoit un abus, qui accoutuma le peuple à voir le même homme à la tête du gouvernement.

Jaloux de ſon autorité, Marius s'aſſocia deux ſcélérats, parce que le tems étoit arrivé où le pouvoir devoit être le fruit du crime. Ces deux hommes étoient Apuléius Saturninus, que nous avons vu tribun, & Servilius Glaucia, alors préteur, ſénateurs l'un & l'autre. Métellus pendant ſa cenſure, les eût chaſſés du ſénat, ſi ſon collègue ne s'y fût oppoſé. Ils avoient donc à ſe venger, & Marius s'unit à eux.

dans le deſſein de perdre Métellus.

Pour exécuter ce complot, Saturninus brigua le tribunat; & ayant trouvé dans A. Nonius un concurrent qui dévoila ſes crimes, & à qui le peuple donnoit la préférence, il le fit aſſaſſiner à l'iſſue même des comices. Glaucia, complice de cet aſſaſſinat, convoqua le lendemain de grand matin une nouvelle aſſemblée, à laquelle les partiſans de ces deux hommes ſe rendirent les premiers; & Saturninus fut élu tumultuairement, avant que la plus grande partie des citoyens eût pu ſe rendre ſur la place. Ce tribun, eſcorté d'aſſaſſins, dont il avoit fait ſa garde, ſe maintint non-ſeulement dans le tribunat;

mais il ſe rendit encore maître des délibérations dans les aſſemblées du peuple.

Par la défaite des Cimbres, on avoit repris des terres dont ces barbares s'étoient emparés. Il auroit été juſte de les rendre aux premiers propriétaires. Saturninus propoſa de les donner aux pauvres citoyens de la campagne, c'eſt-à-dire, à ces hommes ſans aveu, que Marius avoit contre l'uſage, reçus dans les légions. Il ajouta que ſi le peuple portoit cette loi, le ſénat ſeroit obligé de l'approuver dans cinq jours, & que chaque ſénateur en feroit ſerment dans le temple de Saturne, ſous peine d'être exclus du ſénat, & d'être condamné à

une amende de vingt talens. Le jour indiqué pour délibérer ſur cette loi étant arrivé, les habitans de la ville & quelques tribuns s'y oppoſèrent hautement; mais ils furent chaſſés à coups de pierres & de bâtons par les gens de la campagne, qui s'étoient rendus en grand nombre à l'aſſemblée, & la loi paſſa.

Il s'agiſſoit de ſavoir le parti que prendroit le ſénat. Marius le convoqua. Il parla comme s'il eût déſapprouvé tout ce qui avoit été fait dans l'aſſemblée du peuple; & ſon avis fut ou du moins parut être, de ne point prêter le ſerment propoſé par Saturninus. Mais il ne feignit de penſer ainſi

que pour engager les ſénateurs, ſur-tout Métellus à ſe déclarer ouvertement contre la loi, & quand il vit qu'ils s'y oppoſoient tous, il commença à voir du danger dans l'avis qu'il avoit ouvert. Il craignoit, diſoit-il, une ſédition de la part des payſans dont la ville étoit remplie; & il propoſa un ſerment équivoque, par lequel on promettroit d'obſerver la loi, s'il y avoit loi; ajoutant que lorſque les habitans de la campagne ſeroient retirés, on annulleroit tout ce qui auroit été fait. Par ce piége qu'il tendit aux ſénateurs, il les entraîna au temple de Saturne; & ayant, contre leur attente, prêté un ſerment pur & ſimple, il les força

en quelque ſorte à en prêter un ſemblable. Métellus, qui eut ſeul le courage de ſe refuſer à toute eſpèce de ſerment, fut banni par le peuple, c'eſt-à-dire, par les payſans qui avoient fait la loi. La plus ſaine partie des citoyens s'élevoit contre ce jugement, & on eût pris les armes, ſi Métellus ne s'y fût oppoſé.

Après l'exil de ce ſénateur, Saturninus, aſſuré de la protection du conſul, ſe crut tout permis. Il en vint à ce point de violence, que voulant procurer le conſulat à Glaucia, il fit aſſaſſiner Memmius, parce qu'il en craignoit la concurrence. Cet aſſaſſinat fut comme le ſignal d'une guerre civile. On prit

les armes; on ſe battit ſur la place; on en chaſſa Saturninus & Glaucia, qui ſe réfugièrent dans le Capitole avec leurs partiſans. Marius, à qui le ſénat ordonna de les pourſuivre, parut d'abord obéir avec répugnance. Il obéit cependant, & il les abandonna comme de vils inſtrumens dont il s'étoit ſervi; ils furent tous aſſommés. L'année ſuivante, redevenu ſimple particulier, il eut le chagrin de voir Métellus rappellé par les vœux de tous les citoyens, & il s'embarqua pour l'Aſie, ſous prétexte d'accomplir un vœu qu'il diſoit avoir fait à la mère des dieux. On a prétendu encore qu'il ſe propoſoit de ſonder les deſſeins de Mithridate, roi

roi de Pont, ſe flatant que, s'il pouvoit allumer une guerre dans l'Orient, il auroit le commandement des armées.

Nous voyons ſous ce conſulat les progrès de la violence, dont Scipion Naſica avoit donné le premier exemple. Dès-lors la plupart des tribuns, ſemblables à Saturninus, ne furent que des ſéditieux qui ſe vendirent aux citoyens puiſſans. Ils avilirent le ſénat, ils ſacrifièrent les intérêts du peuple, & l'autorité fut à qui eut l'audace de l'uſurper. Eſcortés de quelques ſatellites, ces tribuns ne ceſsèrent d'ameuter la populace, & ils ſe crurent les maîtres. Ils auroient été néanmoins anéantis, ſi un général

s'étoit montré à la tête des légions. Or, il n'étoit pas vraiſemblable que les généraux qui s'étoient aſſurés de leurs ſoldats, ſouffriſſent que d'autres qu'eux commandaſſent dans Rome.

Les aſſemblées tumultueuſes qui venoient de commencer, furent un autre abus qui fit encore des progrès rapides. Il y eut des plébiſcites qu'on porta ſi tumultuairement, que le peuple n'en eut aucune connoiſſance. Le ſénat fut expoſé au même déſordre, & ce corps vit des ſénatus-conſultes qu'il ne ſavoit pas avoir faits. Enfin, quand on eut accoutumé le public à des décrets qui n'étoient connus ni du peuple ni du ſénat, on ne ſe donna plus la peine d'aſ-

ſembler tumultuairement ni l'un ni l'autre, & on produiſit des décrets ſuppoſés. C'eſt par cette ſuite d'abus que l'anarchie conduiſit la république à la ſervitude.

Cette révolution fut hâtée par le luxe qui croiſſoit ſenſiblement d'un jour à l'autre, & qui fit croître avec lui l'avidité des magiſtrats. Comme les publicains, ou ceux qui levoient les impôts, étoient en général tirés de l'ordre équeſtre, le brigandage s'exerçoit impunément depuis que les chevaliers étoient en poſſeſſion des tribunaux; car les publicains ſe trouvoient tout-à-la fois juges & parties, ou du moins ils pouvoient ſe promettre d'avoir un grand crédit auprès de leurs

juges. D'ailleurs il arrivoit rarement qu'ils fuſſent réprimés par les magiſtrats, qui étant pour la plupart coupables de concuſſion, avoient à ménager eux-mêmes l'ordre des chevaliers. C'eſt ainſi que tout concouroit à la ruine des provinces & du gouvernement.

Marius revint à Rome. Il ne jouit plus de la même conſidération, on avoit preſqu'oublié ſes victoires. Cependant d'autres capitaines commençoient à gagner la faveur du peuple. On diſtinguoit parmi eux L. Cornélius Sylla, que nous avons vu queſteur dans l'armée de Numidie.

Patricien, & d'une des plus illuſtres familles, Sylla joignoit aux

avantages de la figure tous les talens qui font réuſſir dans une république. Eloquent, il perſuadoit d'autant mieux que ſon éloquence étoit ſoutenue par des manières nobles, aiſées, & en apparence pleines de franchiſe. Prodigue de louanges quand il parloit de lui, il faiſoit taire la jalouſie, & on lui pardonnoit une ſupériorité dont il ne ſembloit pas s'appercevoir. Affable, il prévenoit ceux qu'il pouvoit obliger; il leur ouvroit ſa bourſe; il ne redemandoit jamais l'argent qu'il avoit prêté. Enfin, tout-à-la fois occupé de ſes plaiſirs & de ſes devoirs, il cherchoit ſurtout la gloire, & il paroiſſoit également propre aux voluptés & aux

fatigues. Mais, ſous des dehors ſéduiſans, il cachoit l'ame la plus cruelle.

Sylla s'appliquoit ſur-tout à mériter l'eſtime des ſoldats. Aſſidu & courageux, il alloit au-devant des occaſions où il pouvoit partager avec eux les travaux & les dangers. Dans la guerre de Numidie, il acquit la confiance de Marius, qui lui donna le commandement en chef d'un corps ſéparé; & il devint bientôt un objet de jalouſie pour ce général. Il le ſuivit néanmoins dans les Gaules; mais il en reçut tant de dégoûts, qu'il paſſa dans l'armée de Catulus, qui lui donna une confiance entière.

La haine de Marius ne contribua

pas peu à le mettre à la tête d'un parti puiſſant. C'eſt à lui, comme nous l'avons vu, que Bocchus livra Jugurtha. Or, la nobleſſe affecta de relever ce ſervice, parce qu'elle eût voulu attribuer à tout autre que Marius, la gloire d'avoir terminé la guerre de Numidie; & par cette première démarche, elle ſe vit intéreſſée à ſaiſir déſormais toutes les occaſions de préférer en tout Sylla à Marius. Il ne négligoit pas lui-même les petits moyens qui pouvoient contribuer à ſa réputation.

Il ſe ſervoit toujours d'un cachet, où il avoit fait graver Bocchus lui livrant Jugurtha, comme pour renouveller ſans ceſſe le ſouvenir de cet événement.

Le ſénat n'avoit donc plus d'autre reſſource, que d'oppoſer un grand à un grand. Pour ne pas obéir à un chef qui avoit la faveur du peuple, il lui falloit un chef à lui-même, c'eſt-à dire un protecteur. Alors les diſſentions qui s'élevoient auparavant entre les deux ordres, devenoient des querelles, où les chefs de l'un & de l'autre étoient ſeuls intéreſſés. Dans cet état des choſes, il ſurvint des troubles, qui furent les avant-coureurs des guerres civiles.

Quoique la république fût dans l'uſage d'accorder différens priviléges aux peuples, qui lui étoient ſoumis, il paroît que les alliés furent aſſez long-tems avant d'am-

bitionner les droits de cité romaine; attachés à leurs coutumes, ils aimoient mieux ſe gouverner par leurs loix. Mais lorſqu'ils s'apperçurent des prérogatives que ces droits conféroient, ils tentèrent tout pour les obtenir, & ce fut la cauſe qui avoit fait prendre les armes aux Latins, l'an de Rome 414.

Les alliés déſiroient ces droits plus que jamais, depuis que les Gracques les leur avoient fait eſpérer; mais les Romains, qui dans l'origine les accordoient ſi facilement, vouloient déſormais les réſerver pour eux. Ils en étoient jaloux par la même raiſon qui les faiſoit alors ambitionner aux alliés. Le change-

ment des circonſtances avoit fait changer de part & d'autre la façon de penſer.

Lorſque Rome transformoit en citoyens les peuples vaincus ; c'eſt qu'elle étoit foible, & cette foibleſſe ne pouvoit pas faire déſirer d'être romain. Elle n'eut pas le même beſoin d'augmenter le nombre de ſes citoyens, lorſqu'elle eut accru ſa puiſſance, & elle ne vouloit plus l'augmenter. Cependant les droits de cité, qui étoient les prérogatives de la ſouveraineté même, devenoient plus grands à meſure que Rome étendoit ſon empire. Il ne faut donc pas s'étonner, s'ils devinrent un ſujet de guerre entre les Romains & les alliés.

Les tribunaux étoient un autre ſujet de diſſention. Les ſénateurs n'attendoient que l'occaſion de les recouvrer, & les prévarications des chevaliers ſembloient la faire naître. Ils portoient l'iniquité dans leurs jugemens, juſqu'à condamner, comme coupables de concuſſion, les magiſtrats qui avoient voulu réprimer les vexations des publicains. On en vit un exemple dans la condamnation de P. Rutilius, citoyen vertueux, mais odieux aux chevaliers, parce qu'il vouloit empêcher les brigandages qu'ils commettoient dans les provinces.

Enfin la loi agraire, renouvellée par les Gracques, continuoit d'exciter les murmures du peuple qui

ſe plaignoit que les promeſſes des tribuns euſſent toujours été ſans effet. Il régnoit donc un mécontentement général.

Dans ces circonſtances le tribun M. Livius Druſus, fils de celui qui avoit partagé la faveur du peuple avec Caïus Gracchus, entreprit de tout changer, ſoit qu'il fût bien intentionné, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'il ne cherchât qu'à ſemer des troubles. Il alluma l'eſprit de révolte dans toute l'Italie.

Il promit aux alliés les droits de citoyen, au peuple des terres, & au ſénat des tribunaux. Il vouloit par-là ſe les attacher les uns & les autres; mais il paroît que ſon

principal deſſein étoit de ſervir le ſénat & de le rendre agréable au peuple, afin d'humilier plus ſûrement les chevaliers.

Il propoſa d'abord des loix agraires, des colonies & des diſtributions de blé, avec une telle profuſion, qu'il diſoit lui-même n'avoir laiſſé aucune largeſſe nouvelle à faire. En même tems, il déclaroit qu'il agiſſoit de concert avec le ſénat. Il y eut néanmoins à ce ſujet de violentes conteſtations, & les loix ne furent reçues qu'après que Druſus eut fait conduire en priſon le conſul L. Marcius Philippus qui s'y oppoſoit.

Les ſénateurs demandoient qu'on ôtât les tribunaux aux chevaliers,

& qu'on les leur rendît. Mais Druſus arrêta ſeulement que les juges ſeroient déſormais tirés en égal nombre de l'ordre des ſénateurs & de celui des chevaliers. Cette loi, qui fut autoriſée par les ſuffrages des tribus, portoit encore qu'on pourroit pourſuivre tout juge qui auroit prévariqué dans l'exercice de ſon miniſtère. Cet article offenſa preſqu'autant les chevaliers, que celui qui les forçoit à partager les jugemens avec les ſénateurs. Juſqu'alors les iniquités qui ſe commettoient dans les tribunaux avoient été impunies; & ils auroient voulu qu'elles l'euſſent toujours été.

Il reſtoit à tenir la parole qui

avoit été donnée aux alliés. Ils avoient appuyé Druſus de tout leur pouvoir. S'ils n'avoient pas voix dans les délibérations publiques, ils y influoient au moins par leurs liaiſons avec les citoyens. D'ailleurs ils étoient venus à Rome en grand nombre, & leur préſence pouvoit beaucoup dans un tems où la violence faiſoit paſſer les loix.

Cependant les Romains voyoient avec peine qu'on voulût donner les droits de cité à tous les peuples d'Italie. Le ſénat jugeoit que ce projet nuiroit à ſon autorité, parce qu'il fortifieroit le parti du peuple. D'ailleurs, il étoit d'autant moins porté à favoriſer le tribun,

qu'il étoit mécontent de n'avoir pas obtenu tout ce qu'il demandoit. Enfin les gens ſenſés regardoient avec raiſon, comme une choſe monſtrueuſe, une république formée de tant de nations différentes. Druſus connut donc qu'il ne lui étoit pas poſſible de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec les alliés. Ils s'en apperçurent eux-mêmes. Dès-lors ils réſolurent d'obtenir par les armes les droits qu'on leur refuſoit, & toute l'Italie parut prête à ſe ſoulever. Cette guerre, dont on étoit menacé, répandoit l'alarme dans Rome; Druſus, qu'on accuſoit d'en être la cauſe, en devint odieux; ſes ennemis, enhardis par

la haine publique, conſpirèrent contre ſa vie, & ils l'aſſaſſinèrent. Les ſoupçons tombèrent ſur un de ſes collègues, Q. Varius.

Le conſul Marcius Philippus fit caſſer toutes les loix de Druſus; ce qui mécontenta le ſénat & le peuple. On accuſa ce tribun d'avoir engagé les alliés à prendre les armes; on informa contre ſes partiſans, qu'on cita comme complices de cette conſpiration. Ce fut un prétexte pour jetter des ſoupçons ſur les premiers perſonnages de la république; & cette recherche occaſionna des troubles, pendant leſquels les alliés ſe préparèrent à ſoutenir leurs prétentions.

Sur le plan de la république ro-

maine, ils avoient formé celui d'une république qu'ils nommoient Italique. Corfinium, dans le pays des Péligniens, étoit la capitale où ſiégeoit un ſénat compoſé de cinq cents députés des peuples ligués. C'eſt de ce corps qu'on devoit tirer les magiſtrats. On avoit élu deux conſuls & douze préteurs.

Les peuples de la Gaule ciſalpine, qui étoient ſujets plutôt qu'alliés, ne prirent point de part à cette guerre. Les Latins, les Ombriens & les Toſcans reſtèrent dans l'alliance des Romains. Les principaux peuples confédérés étoient les Marſes, les Samnites, les Campaniens & les Lucaniens. Après

avoir fait tous leurs préparatifs, ils députèrent à Rome, préſumant que parce qu'ils étoient armés, on pourroit avoir égard à leur demande. Le ſénat, ſoutenant le caractère de fermeté qu'il avoit montré dans d'autres conjonctures, refuſa d'entendre les députés, & déclara qu'il ne leur donneroit audience, que lorſque ceux qui les envoyoient, auroient renoncé à leur confédération.

Les alliés faiſoient la principale force des Romains. Ils fourniſſoient deux fois plus de troupes. Ils avoient les mêmes armes, la même diſcipline, la même expérience, & des capitaines dont la valeur & la capacité étoient reconnues. Quel

que fût le ſuccès de cette guerre, il paroiſſoit devoir être funeſte à la république romaine. Des défaites la livroient à des peuples impatiens de ſe venger; & des victoires ruinoient ſes propres forces, puiſqu'elles ruinoient des pays, d'où elle tiroit auparavant la plus grande partie de ſes ſoldats. Elle leva plus de vingt légions. Aux deux conſuls Julius Céſar & P. Rutilius, elle donna pour lieutenans avec le titre de proconſuls, les généraux qui avoient le plus de réputation, C. Marius, Cn. Pompéius, Cornélius Sylla, P. Licinius Craſſus. Jamais elle n'avoit eu dans l'Italie tant d'armées à la fois; jamais auſſi elle n'avoit été attaquée à la

fois par tant d'ennemis, tous également redoutables. Elle eut des revers, elle eut des ſuccès. La fortune paſſa & repaſſa d'un parti à l'autre; Marius même ſoutint mal ſa réputation. Le ſénat craignant enfin les ſuites de cette guerre, ſe relâcha en faveur des alliés qui n'avoient pas encore pris les armes, ou qui offrirent les premiers de les quitter. Par cette conduite, il jetta la défiance parmi les peuples confédérés, qui, ſe flatant d'obtenir ſéparément de meilleures conditions, traitèrent chacun en particulier. Les Samnites furent les ſeuls qui ne poſèrent pas les armes.

On accorda à tous les autres les

droits de cité. Mais au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus anciennes, où par leur nombre ils auroient été maîtres des délibérations, on créa pour eux huit tribus nouvelles qui devoient voter les dernières. Par cette disposition, on réduisoit à un vain titre le droit de suffrage qu'on paroissoit leur accorder. Ils ne furent pas long-tems à s'en appercevoir, & il en naquit de nouveaux troubles.

Sylla qui venoit de se distinguer parmi les généraux de la république, étoit alors consul; & on lui avoit donné le département de l'Asie mineure, avec la commission de faire la guerre à Mithridate, roi de Pont.

Ce choix réveilla la jalouſie de Marius, qui, quoiqu'âgé de plus de ſoixante-dix ans, auroit voulu commander ſeul les armées de la république. Comme il avoit ſur-tout déſiré d'être chargé de la guerre d'Orient, il n'y renonça pas encore. Il ſe ligua avec le tribun P. Sulpicius homme éloquent, audacieux, puiſſant par le nombre de ſes cliens, conſidéré par ſes grandes richeſſes, ennemi déclaré de Sylla, & jaloux de la nobleſſe qu'il vouloit humilier.

Pour ſe rendre maître des délibérations publiques, ce tribun ſe propoſa d'abroger les huit dernières tribus, & de diſtribuer les nouveaux citoyens dans les ancien-

nés. S'il avoit pu faire paſſer cette loi, il attachoit les alliés à ſon parti ; & il s'aſſuroit du plus grand nombre des ſuffrages dans chaque tribu.

Les conſuls Cornélius Sylla & Q. Pompéius, comptant ſuſpendre au moins les entrepriſes de Sulpicius, ordonnèrent des fêtes, pendant leſquelles il étoit défendu de vaquer à aucune affaire. Le tribun vint néanmoins à l'aſſemblée qu'il avoit convoquée. A la tête d'un corps de ſatellites, qu'il appelloit l'anti-ſénat, il ſomma les conſuls de révoquer leurs fêtes, afin que le peuple pût donner ſes ſuffrages ; & ſur leur refus, il marcha contr'eux, & mit aux mains

les

les nouveaux citoyens avec les anciens. Le fils de Q. Pompéius, qui étoit gendre de Sylla, fut tué, en voulant ſecourir ſon père qui ſe cacha dans la foule ; & Sylla, pourſuivi, ſe jetta dans la maiſon de Marius, où il trouva un aſyle ; mais il fut obligé de retourner ſur la place, & de déclarer qu'il ſupprimoit toutes les fêtes qu'il avoit ordonnées. Auſſi-tôt après il alla ſe mettre à la tête des troupes qu'il avoit commandées pendant la guerre ſociale, & qui le devoient ſuivre en Orient. Quant à Pompéius, il ſe tenoit caché.

Maître de la ville par la retraite des deux conſuls, Sulpicius incorpora les nouveaux citoyens dans

les anciennes tribus. Il fit enſuite décerner à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & Marius envoya deux tribuns légionnaires pour en prendre poſſeſſion en ſon nom. Mais Sylla étoit à la tête de cette armée. C'étoient des troupes qu'il avoit gagnées par ſes largeſſes ; elles ſavoient combien il étoit prodigue, & il leur offroit déjà les dépouilles de l'Orient. Devoit-on préſumer qu'il obéiroit ? Le décret même qu'on avoit porté contre lui, ne paroiſſoit-il pas l'autoriſer à oppoſer la force à la violence ? A peine eut-il beſoin de laiſſer entrevoir ſes deſſeins. Ses ſoldats le prévinrent. Ils le conjurèrent de les mener

contre les ennemis qu'il avoit à Rome, avant de les conduire en Aſie, & ils aſſommèrent les officiers de Marius. Sylla marcha. Il avoit ſix légions. Il eſt vrai qu'il fut abandonné des officiers généraux qui commandoient ſous lui; mais Q. Pompéius vint le joindre, & ce concert avec ſon collègue ſembloit donner à ſa cauſe une apparence de juſtice.

Voilà le premier général qui a marché contre Rome. Il donna un exemple qui fut ſuivi. Les ſoldats accoutumés à ſe faire des droits par la violence, vouloient commander à leur tour; & parce que l'avarice étoit devenue le vice de tous les citoyens, ils ne voyoient

plus Rome comme leur patrie, ils la voyoient comme une ville opulente qui s'offroit à leur avidité.

Marius & Sulpicius n'avoient point de troupes. Ils crurent que les magistrats seroient respectés. Les préteurs Brutus & Servilius allèrent au-devant des consuls, leur défendirent de continuer leur marche. Ils furent insultés & maltraités par les soldats.

A cette violence on pouvoit juger à quoi Marius & Sulpicius devoient s'attendre. Il ne leur restoit qu'à interposer l'autorité du sénat, & ils envoyèrent au nom de cette compagnie de nouveaux députés qui supplièrent les consuls de ne pas approcher de Rome plus près

que de cinq milles, leur promettant qu'on travailleroit à leur procurer inceſſamment une entière ſatisfaction. Sylla feignit d'accepter la médiation du ſénat. Il ordonna même, en préſence des députés, de marquer le camp dans l'endroit où il étoit. Mais ils furent à peine partis, que ne voulant pas donner à Marius le tems de lever des troupes, il continua ſa marche, & il entra dans Rome comme dans une ville ennemie. Marius & Sulpicius en ſortirent après une foible réſiſtance. Sylla ſauva la ville du pillage.

La conduite des conſuls ne pouvoit être juſtifiée que par la néceſſité où ils avoient été de répri-

mer l'audace de Sulpicius. Sylla aſſembla le peuple. Il repréſenta que les tribuns en ſe rendant maîtres des comices, s'étoient arrogé toute la puiſſance légiſlative; qu'ils avoient avili le ſénat, & en quelque ſorte anéanti la puiſſance conſulaire; qu'ils étoient devenus comme les ſeuls magiſtrats de la république; & que l'autorité qu'ils uſurpoient, étoit la ſource de tous les déſordres.

Pour détruire ces abus, il propoſa de rétablir les comices par centuries dans leur première forme, de ſupprimer les comices par tribus, de défendre qu'on portât déſormais aucune loi devant le peuple, ſans y avoir été autoriſé

par le ſénat, de déclarer que tout citoyen qui auroit exercé le tribunat, ſeroit incapable de toute autre magiſtrature, & d'interdire ſur-tout aux tribuns ces harangues continuelles qui n'étoient propres qu'à exciter des ſéditions. Ces propoſitions faites par un conſul qui étoit à la tête des légions, ne pouvoient être rejettées. On caſſa enſuite le décret qui donnoit à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate, & on annulla la loi de Sulpicius, par laquelle les nouveaux citoyens avoient été diſtribués dans les anciennes tribus.

Les loix de Sylla rétabliſſoient l'autorité du ſénat, réprimoient les

tribuns, contenoient le peuple, & coupoient les abus par la racine. Mais à en juger par la conſtitution actuelle de la république, elles ne pouvoient ſubſiſter. Il eſt évident que l'autorité avoit paſſé toute entière aux armées; par conſéquent, ce qu'un général faiſoit, un autre le pouvoit défaire; & dès-lors les révolutions devoient être fréquentes.

Depuis le traité qui avoit terminé la guerre ſociale, la république étoit un aſſemblage monſtrueux de pluſieurs peuples, qui par leur poſition, avoient des intérêts différens; & comme ces peuples, lorſqu'ils n'étoient encore qu'alliés, avoient été ſous la pro-

ſection des premières familles romaines, ils épousèrent devenus citoyens, les paſſions de ces familles, & les factions ſe renouvellèrent continuellement.

Il eſt vrai qu'en rejettant les alliés dans les nouvelles tribus, on rendoit nul le droit de ſuffrage qu'on leur accordoit. Mais qu'importoit dans quelles tribus on les auroit placés, depuis que la violence faiſoit les loix?

Si aux intérêts différens des deux claſſes de citoyens, les anciens & les nouveaux, nous ajoutons les intérêts du ſénat, ceux du peuple & ceux de l'ordre équeſtre, nous connoîtrons tous les prétextes dont l'ambition s'étoit ſervie pour for-

mer des partis puiſſans, & nous jugerons que l'autorité ne pouvoit plus avoir de règles fixes.

En réformant le gouvernement, Sylla paroiſſoit avoir vengé les injures faites au ſénat, il vengea bientôt les ſiennes par la proſcription de C. Marius, du jeune Marius ſon fils, du tribun Sulpicius, & de neuf ſénateurs du même parti. Le ſénat fut forcé de donner un décret qui les déclaroit ennemis publics, qui ordonnoit la confiſcation de leurs biens, & qui permettoit de les mettre à mort. On offroit même des récompenſes à ceux qui apporteroient leurs têtes.

Marius abandonné de ſes amis, dénué de tout, erra long-tems, fut

arrêté, échappa comme par miracle, & ſe réfugia en Afrique, où il trouva ſon fils. Sulpicius trahi par un de ſes eſclaves, fut livré aux ſoldats qui le pourſuivoient; & on apporta ſa tête à Sylla, qui la fit expoſer ſur la tribune aux harangues. Ces proſcriptions furent le dernier terme de la violence, & le commencement des horreurs dont Rome a été le théâtre. Entre deux hommes ambitieux, la république n'eut plus de citoyens qui osèrent ſe déclarer pour elle, ou elle les auroit vu proſcrits par l'un des deux partis, & même par tous deux.

La tête d'un tribun expoſée ſur ſon propre tribunal, le mé-

pris des loix dans la proſcription de pluſieurs ſénateurs, l'injure faite à la république même, dans la condamnation d'un conſulaire qui avoit ſauvé Rome & l'Italie, l'humiliation du peuple, & l'aviliſſement du ſénat qui ne paroiſſoit avoir recouvré l'autorité, que pour être l'inſtrument des vengeances de Sylla, toutes ces choſes répandoient une conſternation générale. Le conſul, qui craignit alors d'irriter de plus en plus les eſprits, affecta une modération qui n'étoit pas dans ſon caractère. Lorſqu'il tint les comices pour l'élection des magiſtrats de l'année ſuivante, il vit qu'on n'avoit aucun égard à ſa recommandation, & il ne s'en offenſa

offenſa pas. Il dit même qu'il étoit bien aiſe qu'on jouît de la liberté qu'il avoit rendue ; & pour ſoutenir cette modération apparente, il ne tenta point d'empêcher qu'on n'élût, pour l'un des conſuls, L. Cornélius Cinna, ami de Marius, & attaché au parti du peuple. Peu après être ſorti de magiſtrature, il partit pour l'Orient.

Le royaume de Pont, ainſi nommé, parce qu'il étoit le long du Pont-Euxin qui le bornoit au nord, avoit été le partage d'un frère de Xercès. C'eſt de ce prince que deſcendoit Mithridate, ſurnommé Eupator.

Ce prince étoit monté ſur le trône à l'age de douze ans, l'an de Rome

631. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il fit périr ſon frère & ſa mère. Ces attentats, des exploits contre les Scythes, & des conquêtes au nord du Pont-Euxin, ſont à-peu-près tout ce qu'on ſait des trente premières années de ſon règne. On dit que ſes tuteurs avoient employé toutes ſortes de moyens pour le faire périr, & on raconte à ce ſujet des choſes peu vraiſemblables.

Cruel & ſanguinaire, comme l'étoient alors tous les princes de l'Orient, Mithridate ne vivoit pas comme eux dans la molleſſe, il avoit plutôt la férocité des nations ſauvages qu'il avoit vaincues. Endurci à la fatigue, grand capitaine,

il formoit à la diſcipline les Scythes & d'autres peuples qui lui fourniſſoient continuellement de nouveaux ſoldats ; & comme il ne pouvoit s'agrandir qu'aux dépens des Romains ou de leurs alliés, il n'attendoit que le moment où il pourroit leur faire la guerre avec avantage.

Il paroît qu'il regarda, comme une circonſtance favorable pour lui, les irruptions des Cimbres & des Teutons, lorſque les Romains faiſoient la guerre à Jugurtha. Du moins c'eſt vers ce tems qu'ayant fait aſſaſſiner Ariarathe, roi de Cappadoce, il tua le fils aîné de ce prince, chaſſa le ſecond qui ſurvécut peu à ſes malheurs, &

ſe rendit maître de ce royaume, où il établit un de ſes fils.

Peu après néanmoins, les Cappadociens, autoriſés par un décret du ſénat, élurent pour roi Ariobarzane, que Sylla alors propréteur de Cilicie, mit ſur le trône. Mithridate, ſenſible à l'affront que lui faiſoient les Romains, diſſimula juſqu'à ce qu'il eût tout préparé pour en tirer vengeance. Il fit alliance avec le roi d'Arménie, Tigrane, un des plus puiſſans monarques de l'Orient, & deſcendant d'Artaxe, gouverneur qui s'étoit ſouſtrait à la domination des Séleucides. Tigrane détrôna Ariobarzane, & dans le même tems Nicomède, qui ſuccéda à ſon père

ſur le trône de Bithynie, fut chaſſé par Socrate, à qui le roi de Pont donna des ſecours.

Les deux princes dépouillés implorèrent la protection du ſénat, & furent rétablis l'un & l'autre. Mithridate ne diſſimula plus. Il pouvoit compter ſur pluſieurs peuples, qui étoient entrés dans ſon alliance. Il avoit deux cent cinquante mille chevaux, un grand nombre de chariots armés en guerre, & plus de quatre cents vaiſſeaux. Les circonſtances paroiſſoient favorables à ſes deſſeins. C'étoit alors le fort de la guerre ſociale, & les nations de l'Aſie, livrées à l'avarice des proconſuls, aux vexations des publicains, & aux injuſtices qu'on

leur faiſoit ſous toutes ſortes de prétextes, ſembloient attendre un libérateur. Enfin les contrées où il alloit porter la guerre, promettoient un riche butin aux ſoldats.

Les Romains avoient dans l'Aſie mineure trois armées, indépendamment des troupes de Nicomède & d'Ariobarzane. Elles furent ruinées, & Mithridate conquit la Bythinie, la Cappadoce, la Phrygie, la Lycie, la Pamphilie, la Paphlagonie & pluſieurs autres provinces romaines. Il renvoya ſans rançons les Grecs qu'il avoit fait priſonniers. Il leur fournit même tout ce dont ils avoient beſoin pour retourner chez eux. Cette politique qui lui donna une réputa-

tion de clémence, lui ouvrit les villes; & ſon général Archélaüs conquit la Thrace, la Macédoine, la Grèce; & d'Athènes où il établit ſa réſidence, il ſoumit la plupart des iſles Cyclades. Alors, comme pour braver le ſénat, le roi de Pont fit égorger en un jour marqué, les Romains ou Italiens, qui ſe trouvèrent dans les villes de la Grèce, & de l'Aſie mineure. On prétend qu'il périt dans ce maſſacre juſqu'à cent cinquante mille perſonnes. Voilà ce qui venoit de ſe paſſer dans l'Orient, lorſque Sylla débarqua dans la Grèce avec cinq légions.

A ſon arrivée, les Grecs revinrent ſous la domination des Ro-

mains, avec la même facilité qu'ils avoient passé sous celle de Mithridate. Athènes seule résista, parce qu'Archélaüs s'y étoit enfermé; & Sylla qui l'assiégea, ne s'en rendit maître que l'année suivante. Les Athéniens recouvrèrent la liberté, c'est-à-dire, qu'ils furent libres autant qu'on peut l'être, quand la liberté est le bienfait d'une puissance qui commande.

Archélaüs s'étoit retiré avec sa flotte dans le port de Munichia, lorsque Taxile, son frère, qui avoit sous ses ordres plus de cent mille hommes, passa de la Macédoine dans la Grèce. Alors supérieur sur terre, & maître de la mer, il se proposoit de traîner la guerre en

longueur, en ſe bornant à couper les vivres aux Romains, qui commençoient à ſouffrir de la diſette. Ce parti étoit d'autant plus ſage, qu'ôtant toute eſpérance de victoire à Sylla, il le forçoit à périr, ou à retourner honteuſement à Rome. Mais Archélaüs cédant malgré lui à ſon frère & aux autres généraux, engagea une action dans la Béotie, & fut entièrement défait près de Chéronée. Mithridate ayant appris cette nouvelle, ſe hâta d'envoyer dans la Grèce une ſeconde armée de quatre-vingt mille hommes qui fut exterminée dans la plaine d'Orchomène.

Par ces victoires, Sylla venoit de recouvrer la Grèce, & c'eſt alors

que la faction qui lui étoit contraire, le faiſoit déclarer ennemi de la république. Il vit arriver dans ſon camp ſa femme, ſes enfans, & un grand nombre de ſénateurs qui l'invitoient à venir au ſecours de ſon parti. Cinna avoit fait une révolution dans le gouvernement. C'étoit un homme ſans mœurs & ſans conſidération; mais il avoit de l'audace, & il ſe trouvoit à la tête d'un parti qui devoit dominer, parce que Sylla étoit abſent.

Ce conſul projettant de faire rappeller Marius, voulut d'abord s'aſſurer des alliés. A cet effet, il réſolut de les incorporer de nouveau dans les anciennes tribus, &

il convoqua les comices pour en porter la loi. Cette entrepriſe, à laquelle s'oppoſoit ſon collègue Cn. Octavius, mit aux mains les anciens citoyens & les nouveaux, & après un combat ſanglant, Cinna qui avoit mal pris ſes meſures, fut chaſſé de Rome, & dépoſé par le ſénat, qui lui ſubſtitua L. Cornélius Mérula.

Sertorius le ſuivit. C'étoit un homme nouveau; mais par ſes talens & par les qualités de ſon ame, il auroit mérité d'être à la tête de la république. Il ſe trouvoit engagé dans le parti de Marius, parce qu'il avoit ſervi ſous ce capitaine, & qu'il lui avoit des obligations.

D'ailleurs Sylla l'avoit fait exclure du tribunat.

La guerre continuoit toujours avec les Samnites, & la république leur oppoſoit pluſieurs armées. Elle en avoit une auprès de Capoue, que Cinna fit entrer dans ſon parti. Après avoir gagné les principaux officiers, il ſe rendit au camp. Les ſoldats auxquels il repréſenta que ſa dépoſition violoit leurs droits, & que ſon attachement aux intérêts du peuple étoit l'unique cauſe qui le rendoit odieux aux ſénateurs, le reconnurent pour conſul, & lui prêtèrent ſerment. Comme ſa querelle devenoit celle des alliés, ils ſe déclarèrent encore pour lui, & toute l'Italie parut en armes.

Rome étoit preſque ſans défenſe. Les conſuls Octavius & Mérula avoient peu de troupes, & ils pouvoient difficilement compter ſur quelques ſecours. De toutes les armées qui reconnoiſſoient encore l'autorité du ſénat, les deux principales étoient, l'une ſous les ordres de Pompéius Strabo, & l'autre ſous ceux de Métellus Pius, fils de Métellus Numidicus. Le premier de ces généraux tenoit une conduite fort équivoque, & le ſecond, qui eût voulu ſecourir ſa patrie, étoit arrêté par la guerre des Samnites.

Marius n'étoit plus en Afrique. Le préteur de cette province lui ayant envoyé un licteur avec or-

dre de ſortir de ſon gouvernement : *rapporte à ton maître*, dit Marius au licteur, *que tu as vu Marius banni de ſon pays, aſſis ſur les ruines de Carthage.* Il s'embarqua auſſi-tôt, & après avoir paſſé l'hiver dans ſon vaiſſeau, il revint en Italie.

Cinna fit part de cette nouvelle à Sertorius, & le conſulta ſur la conduite qu'il devoit tenir. Sertorius lui repréſenta qu'il étoit aſſez puiſſant par lui-même, que Marius s'arrogeroit toute l'autorité, & que d'ailleurs c'étoit un homme ſur la foi duquel on ne pouvoit pas compter. Mais comment le renvoyer, dit Cinna, ſi c'eſt moi qui l'ai appellé ? Dès que cela eſt, re-

partit Sertorius, il n'eſt plus tems de délibérer; il ne vous reſte qu'à veiller ſur lui, comme ſur vos ennemis.

L'arrivée de Marius acheva de déterminer les alliés à prendre le parti de Cinna. Des ſoldats romains qui avoient ſervi ſous lui, vinrent même en grand nombre lui offrir leurs ſervices; & il arma un corps d'eſclaves, dont il fit ſa garde.

Rome fut comme inveſtie par quatre armées que commandoient Marius, Cinna, Sertorius & Papirius Carbo. Pompéius Strabo, qui juſqu'alors n'avoit fait aucun mouvement, s'approcha, & donna quelques ſecours aux aſſiégés.

Mais la maladie ſe mit dans ſes

troupes; il fut tué lui-même d'un coup de tonnerre, & ſon armée ſe diſſipa. Les ſoldats ſe diſperſerent ou paſſerent dans le camp des aſſiégeans.

Sur ces entrefaites, les Samnites ſe déclarerent pour Cinna. Cependant Cn. Octavius étoit ſorti de Rome, & tenoit la campagne. Il avoit joint à ſes troupes l'armée de P. Craſſus & celle de Métellus Pius. Il avoit aſſez de forces pour vaincre, mais il n'oſa rien haſarder, & il perdit tout. Le peuple commença bientôt à ſe plaindre du ſénat, qu'il accuſoit d'être l'auteur de la guerre. Le nombre des partiſans de Marius & de Cinna s'accrut à meſure qu'on murmura plus

haut ; & cependant les aſſiégeans, par les liaiſons qu'ils avoient dans la ville, y excitoient continuellement de nouveaux murmures. On négocioit ſecrètement avec eux ; on paſſoit dans leur camp ; chacun ne paroiſſoit occupé que de ſes intérêts particuliers, & le ſénat ſe vit menacé d'un ſoulèvement général. Dans cette extrémité, réduit à reconnoître Cinna pour conſul, il l'invita à rentrer dans Rome, & ne lui demanda pour toute condition, que d'épargner le ſang des citoyens.

Cinna entra ; mais Marius, feignant de reſpecter les loix, s'arrêta à la porte. Il repréſenta qu'ayant été banni par un décret public,

il falloit qu'un nouveau décret autorisât ſon retour, & il demanda qu'on aſſemblât le peuple. Cependant à peine deux ou trois tribus eurent donné leurs ſuffrages, qu'il ſe jetta dans la ville, ſuivi de quatre mille eſclaves armés. Il leur avoit donné la liſte des citoyens qu'il proſcrivoit. On aſſure même qu'ils avoient ordre de poignarder tous ceux à qui il ne rendroit pas le ſalut. Ils ſe répandirent dans tous les quartiers. On ferma les portes de la ville, afin que perſonne ne pût leur échapper; & on expoſa ſur la tribune aux harangues, les têtes qu'on avoit abattues. Pendant ces proſcriptions, qui durèrent pluſieurs jours, ils ſe portèrent à de

tels excès, que Cinna même crut les devoir exterminer. Ils furent tous égorgés dans une nuit.

La tête de Sylla fut mise à prix. On démolit sa maison ; on confisqua ses biens ; les loix promulguées sous son consulat, furent cassées ; ses amis, tous également enveloppés dans la proscription, périrent ou furent forcés à se bannir.

Cinna & Marius se désignèrent consuls pour l'année suivante. Mais Marius n'exerça que quelques jours ce nouveau consulat, il mourut le 13 Janvier. Le jeune Marius, aussi cruel que son père, & uni comme lui avec Cinna, hérita de tout son pouvoir. L. Valérius Flac-

cus, élu conſul, partit pour l'Aſie. Il ſe chargeoit de la guerre contre Mithridate; & il ſe propoſoit ſurtout d'empêcher, s'il étoit poſſible, le retour de Sylla.

Valérius, ſans talens, & naturellement haut, affectoit d'autant plus de hauteur, qu'il croyoit cacher par-là ſon incapacité. Il n'en étoit que plus odieux aux ſoldats qui le mépriſoient; & cependant Flavius Fimbria, ſon lieutenant, avoit leur eſtime. Ces deux hommes ne purent s'accorder. D'altercation en altercation ils paſsèrent aux injures. Toute l'armée prit parti pour le lieutenant. Elle ſe ſouleva contre le conſul, & Fimbria tua de ſa main Valérius ſon

général. Il avoit été un des miniſtres des cruautés de Marius.

Les ſoldats auſſi coupables que Fimbria, lui prêtèrent ſerment; & ce capitaine, jugeant qu'il ſeroit innocent tant qu'il ſeroit à la tête des légions, ne ſongea qu'à conſerver l'autorité qu'il avoit uſurpée. Il préſumoit d'ailleurs que, s'il avoit des ſuccès, il ſeroit également recherché par les deux partis qui diviſoient la république. Il en eut. Il battit les lieutenans de Mithridate, il battit Mithridate même; il le chaſſa de Pergame; il l'aſſiégea dans Pitane, ville maritime de la Troade; & ce roi fût infailliblement tombé entre les mains des Romains, ſi

Licinius Lucullus, qui commandoit la flotte de Sylla, eût voulu bloquer le port de Pitane. Fimbria l'en ſollicitoit. Mais il refuſa de contribuer aux ſuccès d'un général, qui s'étoit emparé du commandement par un crime, ou plutôt qui étoit d'un parti contraire au ſien. Le roi de Pont, à qui la mer étoit ouverte, ſe ſauva à Mitilène.

Tant de revers firent déſirer la paix à Mithridate. Il ſe croyoit d'ailleurs dans une conjoncture favorable pour obtenir des conditions moins déſavantageuſes; car il n'ignoroit pas combien Sylla devoit déſirer de repaſſer en Italie. Mais le général romain traita avec

la même hauteur que ſi la guerre d'Aſie eût été l'unique choſe qui l'occupoit. Quand il eut dicté les articles de la paix, il ne ſe relâcha ſur aucun, & il parut accorder comme une grace à Mithridate une entrevue dans une ville de la Troade. Ariobarzane & Nicomède furent rétablis; le roi privé de ſes états, abandonna toutes ſes conquêtes; il livra ſoixante-dix galères, & il paya deux mille talens pour les frais de la guerre.

Fimbria étoit alors dans la Lydie. Sylla marcha contre lui, moins pour le combattre, que pour lui débaucher ſes troupes. Il pouvoit ſe flatter d'y réuſſir, parce qu'il étoit en état de leur faire de gran-

des largeſſes. Fimbria fut abandonné, & ſe tua.

Pendant cette expédition, ſoit en Grèce, ſoit en Aſie, Sylla enrichi des dépouilles des nations, acheva de corrompre ſon armée. Il ſe fit livrer les tréſors qu'on gardoit dans les temples. Il condamna les peuples de l'Aſie mineure à payer mille talens. Il livra même les biens des particuliers à l'avidité de ſes troupes, & c'eſt ainſi qu'il s'aſſura des ſoldats. Ils jurèrent d'être à lui, tant que la guerre civile dureroit, & il s'embarqua pour l'Italie. On devoit trembler à Rome, quand on ſongeoit aux brigandages qu'il avoit exercés.

Cinna, conſul pour la quatrième fois,

fois, s'étoit continué dans le conſulat de ſa ſeule autorité. Cependant il pouvoit peu compter ſur l'affection de ſes troupes. Elles lui déclarèrent qu'elles ne combattroient pas contre leurs concitoyens. Elles ſe ſoulevèrent, & il fut tué par un centurion, lorſqu'il ſe propoſoit d'aller au-devant de Sylla, & de porter la guerre en Dalmatie.

Carbon, conſul pour la ſeconde fois, acheva l'année ſans ſe donner de collègue. Il paroît néanmoins qu'il ne put pas ſe continuer dans le conſulat; mais il fit tomber les ſuffrages ſur deux hommes de ſon parti, L. Cornélius Aſiaticus & Cn. Junius Norbanus.

Sylla qui aborda, ſelon les uns, à Brindes, ſelon d'autres à Tarente, pénétra ſans obſtacles juſques dans la Campanie. Il avoit tout au plus quarante mille hommes. La diſcipline qu'il fit obſerver à ſes troupes, prévint d'autant plus en ſa faveur, que depuis ſon abſence, on gémiſſoit ſous la tyrannie du parti contraire. Métellus Pius fut un des premiers à ſe joindre à lui. Il lui amenoit peu de troupes; mais il jouiſſoit d'une conſidération, qui paroiſſoit mettre la juſtice dans le parti qu'il embraſſoit.

Les forces des conſuls montoient à deux cent mille hommes, qui formoient pluſieurs corps ſous différens chefs. Ils avoient pour eux

la république, au nom de laquelle ils paroiſſoient agir; ils pouvoient compter ſur les nouveaux citoyens qui avoient été diſtribués dans les anciennes tribus; & leur parti ſe fortifioit encore de tous ceux qui craignoient le reſſentiment de Sylla. A Rome même, le ſénat & le peuple oublioient leurs diviſions, & ſe réuniſſoient contre ce général, qui paroiſſoit également redoutable aux deux ordres.

Si la guerre eût traîné en longueur, Sylla pouvoit s'affoiblir. Il lui importoit donc de ne pas perdre de tems; mais il lui importoit auſſi de mettre, s'il étoit poſſible, le public de ſon côté. C'eſt pourquoi il montra d'abord des vues pacifi-

ques, & il tenta d'ouvrir une négociation avec le conſul Norbanus. Ses députés furent inſultés. C'eſt ce qu'il ſouhaitoit. Il ne demandoit qu'un prétexte pour combattre, & il vainquit.

Après cet avantage, il n'en parut que plus ſenſible aux maux dont la république étoit menacée. Il feignit d'être prêt à mettre les armes bas, ſi on lui donnoit une ſatisfaction, & il vint camper vis-à-vis du collègue de Norbanus.

Scipion qui vouloit ſincèrement la paix, crut que Sylla la déſiroit comme lui. Les deux généraux eurent une entrevue. Ils convinrent de quelques préliminaires, & il y eut une ſuſpenſion d'armes pendant

laquelle, les ſoldats, ſous prétexte de viſiter leurs parens ou leurs amis, paſsèrent d'un camp dans l'autre. Il fallut peu de tems pour débaucher toute l'armée de Scipion. Elle ſe rendit à Sylla, & le conſul n'apprit la défection de ſes troupes que par les ſoldats qui vinrent l'arrêter dans ſa tente. Sylla ne ſouffrit pas qu'on lui fît aucun outrage, il lui permit même de ſe retirer, à condition qu'il ne prendroit plus les armes contre lui.

Marcus Licinius Craſſus, fils de Publius, deſtiné à partager avec Sylla les périls de la guerre, & les dépouilles de ſes concitoyens, étoit d'une famille qui avoit été proſcrite par Marius. Son père &

ſon frère périrent. Il n'échappa que difficilement, & il ſe tint caché juſqu'au retour de Sylla en Italie. Ce général l'ayant chargé de faire des levées dans le pays des Marſes, il lui amena un corps de troupes.

Vers le même tems, le fils de Pompéius Strabo, Cn. Pompéius, que nous nommons Pompée, vint à la tête de trois légions, joindre Sylla. Il s'étoit ouvert un paſſage par la défaite de Brutus, un des chefs du parti contraire. Sylla, qui voulut reconnoître ce ſervice, le ſalua empereur; titre qu'on ne donnoit aux généraux de la république que, lorſqu'ils avoient remporté une victoire. Pompée, quoiqu'il n'eût

pas encore vingt-trois ans, & qu'il n'eût passé par aucune magistrature, avoit levé ces troupes dans le Picénum, où sa famille avoit un grand nombre de cliens. Tel étoit alors le pouvoir d'un simple particulier. Les distinctions dont il jouit dans le camp de Sylla, excitèrent la jalousie de Crassus, & furent la source de la haine qui éclata depuis entre ces deux hommes.

Enfin, Sylla fortifia encore son parti d'un des sénateurs qu'il avoit proscrits, P. Céthégus, auparavant son ennemi déclaré, homme d'ailleurs fait pour l'intrigue & pour les factions.

Ses ennemis travailloient de leur

côté, à acquerir de nouvelles forces. Marius le fils, & Carbon qui avoient été élus conſuls, renouvellèrent leur alliance avec les Samnites, qui leur fournirent ſoixante mille hommes. Ce n'eſt pas que ce peuple prît plus d'intérêt à Marius qu'à Sylla; c'eſt contre les Romains qu'il continuoit de faire la guerre; & il avoit un excellent général dans Poncius Téléſinus, capitaine qui ne cédoit en valeur & en capacité à aucun autre.

Sertorius, au ſortir de ſa préture, paſſa en Eſpagne, province qui lui avoit été donnée pour département, & où il ſongeoit à s'aſſurer un aſyle. Il connoiſſoit les chefs du parti dans lequel il ſe trouvoit en-

gagé, & il comptoit peu ſur eux. En effet ils n'éprouvèrent que des revers. Marius vaincu par Sylla, s'enferma dans Préneſte, où il fut inveſti; & Rome ouvrit ſes portes au vainqueur. Sylla ſe plaignit du décret qui avoit été porté contre lui; il parut déplorer la néceſſité où il ſe trouvoit de ſe venger par les armes, & il fit vendre les biens de ſes ennemis, qui s'étoient enfuis à ſon approche.

Cependant Norbanus & Carbon, qui avoient fait de vains efforts pour ſecourir Marius, regardèrent leurs affaires comme déſeſpérées, & quittèrent l'Italie. Le premier ſe retira à Rhodes, où il ſe tua; le ſecond qui paſſa en Afrique, tomba peu

après entre les mains de Pompée, qui le fit mourir. Il reſtoit néanmoins encore un parti qui parut formidable à Sylla même.

Ce général, qui étoit retourné à ſon camp de Préneſte, marchoit au-devant des Samnites, qui venoient à lui pour le forcer dans ſes lignes; & il avoit ordonné à Pompée de les prendre en queue, pendant qu'il les attaqueroit de front. Il croyoit qu'ils n'avoient d'autre déſſein que de délivrer la ville aſſiégée. Mais Téléſinus formoit un projet plus hardi. Il ſe déroba pendant la nuit, & parut le lendemain à la vue de Rome, qui étoit ſans défenſe, & dont il juroit la ruine.

A ſon approche, toute la jeuneſſe

prit les armes à la hâte, & fit une ſortie pour retarder la marche des Samnites, & donner à Sylla le tems d'arriver. Ce général avançoit à grand pas, précédé de ſept cents chevaux qui tombèrent ſur les premières troupes de Téléſinus. Il arriva lui-même peu d'heures après, & donnant à peine à ſon armée quelques momens de repos, il chargea les ennemis.

Les détails de cette journée ne ſont pas venus juſqu'à nous. Nous ſavons ſeulement, que l'aile gauche des Romains où commandoit Sylla, fut miſe en déroute par Téléſinus qui commandoit à ſon aile droite; & que les ſoldats qui s'enfuirent juſqu'au camp de Pré-

neſte, y répandirent le bruit que leur général étoit mort, & que Rome étoit au pouvoir des Samnites. Cependant Craſſus, vainqueur à l'aile droite de l'armée romaine, avoit pourſuivi les ennemis juſqu'à la ville d'Antemne. Téléſinus forcé de livrer un nouveau combat, avoit été tué; & ſa mort étoit le ſalut de Rome, ſi Rome que Sylla menaçoit, avoit pu ſe croire ſauvée. La vie des citoyens étoit au pouvoir de ce vainqueur barbare qui exerça les plus horribles cruautés.

Il viſita le champ de bataille, qu'il trouva couvert de cinquante mille morts, & il fit encore égorger dans le même lieu huit mille priſonniers.

ſonniers. Les troupes qui reſtoient des débris de tant d'armées vaincues, lui ayant envoyé des députés, il leur fit dire qu'il donneroit la vie à ceux qui s'en rendroient dignes par la mort de leurs compagnons. Ces malheureux tournèrent leurs armes les uns contre les autres, & ſix mille qui échappèrent à ce maſſacre, vinrent ſe rendre à lui. Voilà ſous quels auſpices il entra dans Rome à la tête de ſes troupes.

Il fit enfermer dans le Cirque les ſix mille hommes dont nous venons de parler, & il convoqua le ſénat dans le temple de Bellone qui étoit auprès. Il haranguoit, lorſqu'on entendit tout-à-coup les cris

des priſonniers qu'on maſſacroit par ſon ordre. N'écoutez pas ce bruit, dit-il aux ſénateurs effrayés, ce ſont des rebelles que je châtie; & il continua ſon diſcours. Plus féroce que Marius, il ſembloit ſavourer le ſang qu'il répandoit, & chercher en quelque ſorte des rafinemens juſque dans la cruauté.

Il déclara dans une aſſemblée du peuple, qu'il ne pardonneroit à aucun de ſes ennemis; & ayant fait afficher dans la place publique les noms de quarante ſénateurs & de ſeize cents chevaliers qu'il proſcrivoit, il fixa le prix de chaque tête à deux talens. Deux jours après, il proſcrivit encore quarante ſénateurs & un grand nombre des

plus riches citoyens ; déclarant déchus des droits de cité, les fils & les petits-fils des proſcrits, & ordonnant que ceux qui auroient ſauvé un proſcrit, ſeroient proſcrits eux-mêmes. Il ne ſacrifioit pas ſeulement des victimes à ſa vengeance, il livroit encore à l'avidité de ceux qu'il nommoit ſes amis, tous les citoyens dont ils vouloient avoir la dépouille. *Malheureux que je ſuis ! c'eſt ma maiſon d'Albe qui me proſcrit*, diſoit Quintius Aurélius, qui avoit toujours vécu dans l'éloignement des affaires & dans l'obſcurité. Craſſus qui obtint de Sylla la confiſcation des biens de pluſieurs proſcrits, deviint par cette voie le plus riche

des Romains. On vit des eſclaves récompenſés pour avoir aſſaſſiné leurs maîtres. On vit des frères, des fils même ſe porter aux derniers excès. Ce n'étoit pas aſſez pour Sylla de répandre le ſang; il falloit encore qu'il outrageât la nature dans ce qu'elle avoit de plus ſacré.

Il enveloppa dans ſes proſcriptions des provinces entières. Il acheva de ruiner le pays des Samnites. Il s'empara des biens, des maiſons & des territoires de toutes les villes d'Italie, qui avoient été dans le parti de Marius, & il en fit la récompenſe de ſes ſoldats. Il donna de la ſorte des établiſſemens à quarante-ſept légions; on peut ju-

ger du nombre des malheureux qu'il réduiſoit à la mendicité.

Quel terme mettras-tu donc à la misère de tes concitoyens, oſa lui demander en plein ſénat Caïus Métellus ? *Nous n'attendons pas de toi que tu pardonnes ; mais délivre-nous d'une incertitude pire que la mort, ou du moins apprends-nous ceux que tu veux ſauver. Je n'en ſais rien encore moi-même*, répondit froidement Sylla. *Juſqu'à préſent j'ai proſcrit ceux dont je me ſuis ſouvenu, je proſcrirai les autres à meſure que je m'en rappellerai les noms.*

Pendant que Rome étoit le théâtre de ces horreurs, Préneſte ouvrit ſes portes, & Sylla s'y tranſporta.

Marius s'étoit tué. On paſſa au fil de l'épée tout ce qui étoit en âge de porter les armes, & douze mille hommes enfermés dans un même lieu, furent égorgés ſous les yeux de Sylla.

Rome étoit ſans conſuls, & Sylla avoit beſoin d'un titre pour donner force de loix aux uſurpations qu'il avoit faites, & aux changemens qu'il ſe propoſoit de faire. Il ſe retira pour quelques jours à la campagne, après avoir ordonné d'élire un entre-roi. Le choix étant tombé ſur L. Valérius Flaccus, il lui écrivit que la république avoit beſoin d'un dictateur; il offrit de l'être, & il fut élu par le peuple pour un tems illimité, ce qui étoit

contraire aux uſages anciens. Il n'y avoit pas eu de dictateur depuis la ſeconde guerre punique.

Revêtu de la dictature, Sylla ſe ſaiſit du tréſor public. Il diſpoſa des biens des particuliers; il uſurpa tout, en un mot, il uſoit du droit de conquête dans ſa patrie, comme dans un pays ennemi; & s'il prodiguoit les richeſſes à ſes créatures, il en exigeoit une dépendance entière; on eût dit qu'il falloit ou être proſcrit par Sylla, ou être ſon eſclave.

Il mit dans le ſénat trois cens chevaliers pour remplacer les ſénateurs qui avoient péri dans la guerre ou par les proſcriptions; & pour diminuer l'autorité des che-

valiers, il leur ôta les tribunaux qu'il rendit au ſénat. Il donna les droits de citoyens à dix mille eſclaves, qui prirent ſuivant l'uſage, le nom de leur patron.

Comme il ſe propoſoit, ſurtout, de réprimer l'ambition des citoyens qui aſpiroient aux magiſtratures, & de diminuer l'autorité des tribuns, il arrêta qu'on ne pourroit obtenir la préture, qu'après avoir été queſteur; qu'on ne donneroit le conſulat qu'à ceux qui auroient exercé la préture; que la même dignité ne ſeroit conférée pour la ſeconde fois, que dix ans après en avoir été revêtu; que les tribuns ſeroient tirés du corps des ſénateurs; qu'il ne leur ſeroit

point permis de propoſer des loix au peuple ; & que le tribunat excluroit de toute autre magiſtrature tout citoyen qui l'auroit exercé. Ces loix furent portées dans l'aſſemblée du peuple, & comme on peut penſer, ſans oppoſition. Mais une loi plus étonnante, & qui paſſa encore, ratifia tout ce qu'il avoit fait & tout ce qu'il feroit dans la ſuite.

Après avoir uſurpé une autorité abſolue, après l'avoir exercée par des proſcriptions, Sylla, dès la troiſième année de ſa dictature, abdiqua en préſence du peuple qu'il avoit aſſemblé. Il renvoya ſes gardes, il ſe promena ſur la place, & ſe retira, accompagné d'un

petit nombre d'amis. Le peuple étonné reſpectoit encore le dictateur dans le ſimple particulier, & paroiſſoit douter de ce qu'il voyoit; il n'y eut qu'un jeune homme qui oſa l'inſulter. *Ce jeune homme*, dit Sylla, ſans daigner lui répondre, *ſera cauſe qu'un autre n'abdiquera pas.* L'année ſuivante, il mourut dans ſon lit, âgé de ſoixante ans.

Il paroît que la vengeance, plutôt que l'ambition, avoit armé Sylla; & qu'il ne ſe ſaiſit de l'autorité, que parce qu'elle s'offrit à lui. Il n'avoit pas médité d'aſſervir la république; mais la république impuiſſante par elle-même, devoit obéir à celui des deux partis qui vaincroit.

Sylla, maître de Rome, n'oublioit pas que l'opinion armoit contre un tyran le bras de chaque citoyen; & par conſéquent, il devoit penſer que l'amour de la liberté étoit plus à redouter pour lui, que le reſſentiment de ſes ennemis. Sa vie étoit donc continuellement en danger, s'il conſervoit la dictature; au contraire, s'il l'abdiquoit, il pouvoit ſe flatter de vivre ſous la protection des loix. Ses jours devenoient chers à la république même. Il la protégeoit encore, quoique ſimple particulier; car il pouvoit armer pour elle, comme pour lui, ces ſoldats auxquels il avoit donné des établiſſemens, & qui veilloient à ſa

ſûreté. Il n'étoit donc pas à craindre que, tant qu'il vivroit, aucun citoyen osât aſpirer à la tyrannie; & il n'étoit pas non plus à préſumer que perſonne attentât à la vie d'un homme, que tant de bras étoient prêts à ſecourir ou à venger.

Fin du huitième Volume.

TABLE

Pour les ſeptième & huitième Tomes de l'Hiſtoire.

TOME VII.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE II.

De l'intervalle juſqu'à la ſeconde guerre punique, 1

CHAPITRE III.

De la ſeconde guerre punique, juſqu'à la bataille de Cannes, 40

CHAPITRE IV.

Juſqu'à la fin de la ſeconde guerre punique, 118

CHAPITRE V.

De la Macédoine & de la Grèce à la fin de la seconde guerre punique, 168

CHAPITRE VI.

De la première guerre de Macédoine, & de ses suites, 194

CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'Orient avant la guerre de Syrie, 215

CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie, 246

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine, 262

CHAPITRE X.

De la seconde guerre de Macédoine, & de ses suites, 283

CHAPITRE XI.

Jusqu'à la ruine de Carthage, 317.

TOME VIII.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE I.

Considérations sur les accroissemens des Romains, 1

CHAPITRE II.

Des effets que le luxe devoit produire dans la république romaine, 40

CHAPITRE III.

Jusqu'au tribunat de Tibérius Gracchus, 64.

CHAPITRE IV.

Du tribunat de Tibérius Gracchus, 82.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Caïus Gracchus, 98.

CHAPITRE VI.

Considérations sur les causes & sur les effets des dissentions de la république, 127.

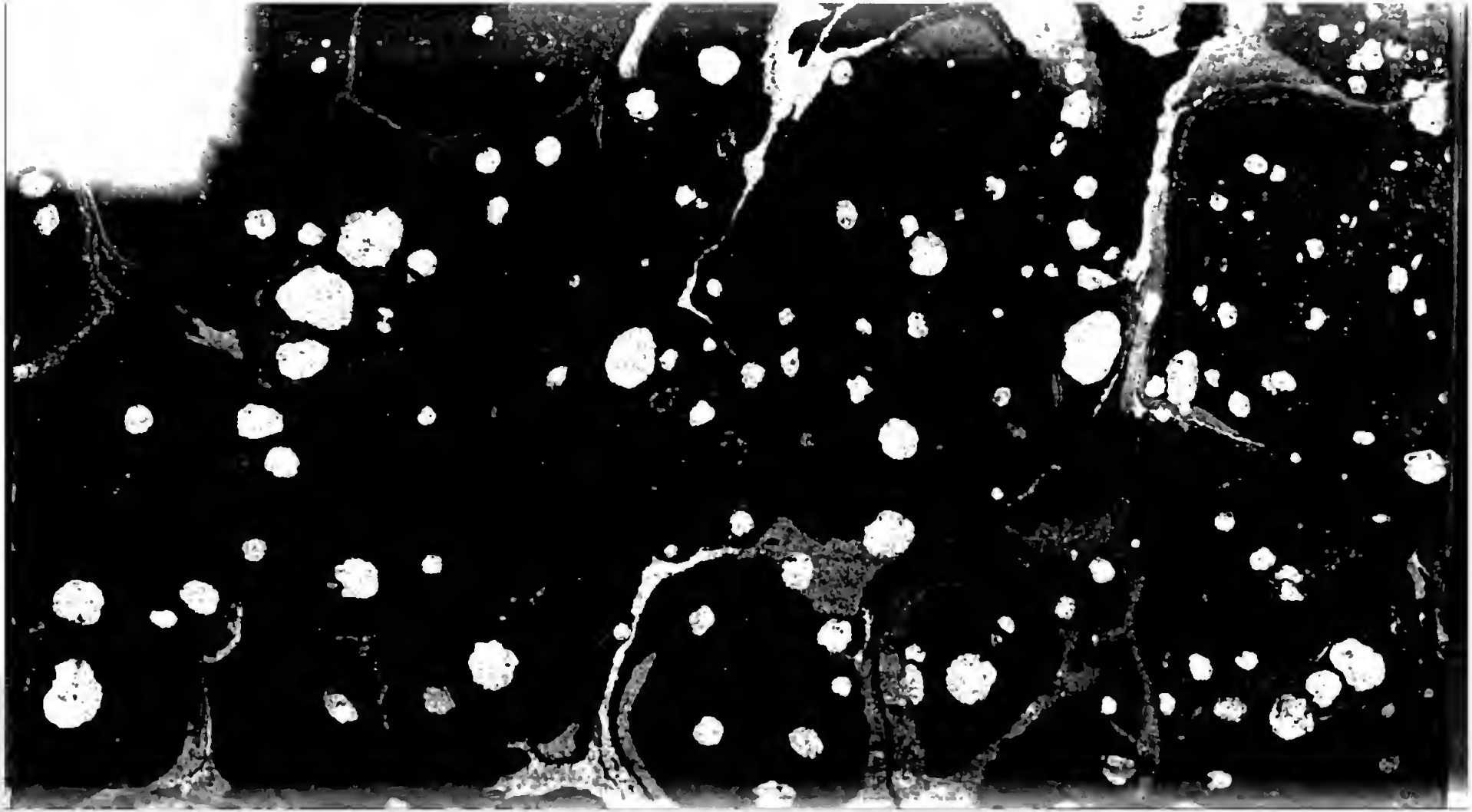
CHAPITRE VII.

De la guerre de Jugurtha, 143.

LIVRE DIXIEME.

CHAPITRE I.

Marius & Sylla, 169

Fin de la Table du ſeptième & du huitième Volumes.

599648
SBN